

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. IV.—No. 2.

MONTREAL, JEUDI, 9 JANVIER 1873.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMÉRO, 7 CENTS.

1872.

Elle vient de finir, cette année 1872, comme ses nombreuses sœurs aînées. En exhalant le dernier soupir, elle laisse une page de plus à enregistrer au grand livre de l'histoire des siècles. Cette page ressemble aux autres; l'histoire se répète: des angoisses, des crimes, des larmes, un peu de bonheur, quelques joies, de rares sourires, beaucoup d'espérance.

Un historien nous ne savons plus lequel, a dit que l'histoire n'est que le récit des maux infligés aux petits par les grands. C'était évidemment un historien du vieux régime; pour être applicable aujourd'hui, sa maxime aurait besoin de quelque modification. On est plus démocrate et nous avons plus de grands hommes. On serait donc plus dans le vrai en disant que l'histoire n'est que le récit des maux infligés à l'humanité par les grands et ceux qui se croient tels ou veulent le devenir. Les grands hommes de notre époque—hommes de génie, de cœur, de principes, au caractère d'acier—sont de plus en plus difficiles à trouver. Les hommes qui savent d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'il faut faire pour bien arriver, pour bien conduire le genre humain à sa fin, il n'y en a plus, en dehors de l'Eglise. C'est que l'expédient a remplacé le principe, la jactance tient lieu du caractère. Des caricatures de grands hommes, le monde en fourmille; on les compte par milliers ceux qui se croient des génies supérieurs appelés à régénérer l'humanité, à la refondre dans un moule nouveau et incomparable. Là est le malheur de presque tous les Etats de l'Europe.

L'année dernière, si l'on nous permet de nous citer, nous résumons ainsi notre revue annuelle des événements du vieux continent: "Deux plaies rongent l'Europe: l'Internationale et les armements ruineux; la force en bas et la force en haut; la misère et la violence en bas—le socialisme, la lutte fraternelle; l'ambition et la violence en haut—la guerre en permanence. Voilà ce qu'a produit le raffinement d'une civilisation qui a cru pouvoir remplacer le christianisme par le rationalisme et l'athéisme. En somme, l'ensemble des faits qui se sont accomplis pendant l'année 1871 rend de plus en plus opportune la solution du problème posé dès le commencement du siècle: l'Europe peut-elle se sauver sans redevenir chrétienne?"

La situation est exactement la même, à part quelques faits nouveaux, qui n'accusent pas de tendance nouvelle et ne dérangent en rien l'ordre des principes. La France est toujours dans la même incertitude, dans la même anxiété cruelle. Sa position matérielle s'est améliorée: elle a, au début de l'année, contracté deux emprunts qui ont eu un succès merveilleux et lui ont gagné l'admiration du monde. Il lui fallait des millions et des millions pour rebâtir Paris et anticiper le paiement de partie de l'indemnité allemande afin de hâter l'évacuation des Forts de Paris, de la Marne et de la Haute-Marne. Son papier a trouvé trois fois plus de prêteurs qu'elle n'en avait besoin et les Prussiens n'occupent plus qu'une étroite lisière de son territoire; Paris s'est rebâti avec une rapidité telle qu'on n'aperçoit presque plus les vestiges des hauts faits de la Commune.

Ces succès ont été gâtés par les deux crises de la fin de l'année, crises qui ont failli précipiter de nouveau la France dans les horreurs de la révolution.

La majorité conservatrice de la Chambre avait lu avec

terreur les rapports des discours de Gambetta à Grenoble et ailleurs; les adresses d'adhésion envoyées au Gouvernement de M. Thiers par 6 ou 7 mille communes l'avaient également effrayée. De là des interpellations, des discours violents et une crise finale qui ont forcé Thiers à se séparer un peu de la Gauche et à se rapprocher davantage de la Droite. Il a sacrifié un ministre, donné à Paris un Préfet réputé plus conservateur, et l'on discute en ce moment des projets de réforme constitutionnelle dont le but sera d'établir une véritable responsabilité ministérielle, la délimitation des attributions des différents corps de l'Etat, et, probablement, une prolongation du terme de la présidence de M. Thiers. Ces mesures, si elles sont adoptées par la Chambre, ne seront tout au plus que des palliatifs, des ajournements de la grande crise à laquelle la France ne pourra échapper que par miracle. Les esprits sont toujours dans la même fermentation; la Chambre est toujours presque également divisée. Nous pourrions même dire qu'elle est fractionnée. La majorité dite conservatrice ne s'entend nullement sur le mode de gouvernement à adopter; elle ne veut que l'exécution du Pacte de Bordeaux, c'est-à-dire que le gouvernement de M. Thiers ne soit que provisoire, ne s'occupe que de délivrer la France et d'opérer une organisation intérieure, laissant ouverte et libre la forme de gouvernement à choisir après l'accomplissement du programme de Bordeaux. En un mot, cette majorité n'a accepté et n'acceptera Thiers que pour sauver la France de la Prusse et de la Commune. Hors de là, il n'y a plus d'entente entre elle; les uns sont légitimistes, les autres orléanistes, d'autres encore sont républicains modérés. Dans la Gauche, il y a presque autant de subdivisions; il y a aussi quelques républicains modérés, des radicaux, des socialistes et même des communistes. Chaque parti se croit appelé à sauver la patrie et tient à ses prétentions. Comment avec de tels éléments fonder un gouvernement stable? Que demain Thiers résigne ou meure, que devient la France?

Un autre danger pour la France, c'est l'absence de sens pratique qui caractérise ce que l'on y appelle la majorité conservatrice, défaut que la dernière crise a tristement mis en lumière et qui n'a pas manqué de frapper les esprits tant soit peu observateurs. Elle a mis la France sur le bord de l'abîme parce que M. Lefranc, ministre de l'Intérieur, avait reçu les adresses trop républicaines que 6 ou 7 mille communes lui envoyaient depuis quelques mois. Il y a en France 37 à 38 mille communes, c'est-à-dire que plus de 30 mille communes n'ont pas envoyé d'adresses et peuvent être censées penser autrement que les autres et avoir les mêmes sentiments que la majorité. Si cette majorité, au lieu de tant se plaindre, avait mieux compris la pratique des institutions libres,—qui impliquent toujours le droit de pétition et d'adresse—et s'était appliquée à créer, au moyen de banquets, de discours, de lectures, de petites réunions, une contre-agitation au sein des populations des campagnes presque toujours si essentiellement conservatrices, elle eût certes réussi au-delà de toute espérance à enlever les 31 mille communes qu'elle a laissées dans l'inertie. De l'aveu de tous les écrivains, de tous les correspondants les mieux informés, elle pouvait facilement opérer cette contre-agitation. Elle aurait pu, après cela, dire qu'elle avait toute la France avec elle, et elle aurait dit vrai; ce contre-mouvement aurait eu une influence prépondérante et sur l'Assemblée et sur Thiers lui-même, qui ne demande pas mieux que de mar-

cher avec la Droite. Elle aurait obtenu son but sans irriter outre-mesure ses adversaires et ses ennemis; elle aurait remporté un véritable triomphe politique et constitutionnel. Armée de ces adhésions, elle aurait pu se dire l'écho fidèle du pays et imposer ses volontés d'une manière plus rationnelle et moins choquante.

L'Angleterre, libre de tout souci, de tout danger extérieur, se livre paisiblement à l'amélioration de son système politique et civil. Elle perfectionne son armée, sa marine; elle a adopté le vote au scrutin secret et d'autres mesures énergiques pour compléter ses grandes réformes électorales de 1832 et 1867 ou 1868, et assurer de plus en plus la liberté du vote populaire. Elle a doté l'Ecosse d'un nouveau système d'instruction et se propose de donner une réforme générale dans ce sens à toutes les autres parties du royaume. Elle s'est soumise de bon cœur à la décision des arbitres du Tribunal de Genève et au jugement de l'empereur allemand sur la difficulté de l'île San Juan. Elle n'a plus qu'une crainte, qu'une alarme, qu'elle dissimule assez habilement: c'est le progrès de la Russie dans les Indes. Le Colosse du Nord arrive à l'Angleterre de ce côté-là; ils sont tous deux presque voisins et se toucheront bientôt. C'est peut-être là qu'on découvrira plus tard la cause d'une alliance ou d'une guerre terrible entre l'Angleterre et la Russie.

En Italie, tout va bien, parce que tout va très-mal: Victor Emmanuel est embarrassé de son vol, les révolutionnaires le menacent et quelque bon matin, il sera obligé, pour échapper au poignard des italianissimes, de déguerpir. Ce sera la révolution, c'est-à-dire le châtement et la chute. C'est dans l'ordre des choses voulu par les décrets de Dieu et ce qu'il faut probablement pour rendre la liberté au Grand Pape qui seul, en ce moment, parle aux puissances du monde le langage de la vérité, comme il vient de le faire à l'empereur d'Allemagne.

En voilà un pour qui tout n'a pas été rose en 1872. Ses conquêtes lui coûtent à digérer. La France le paie trop bien et trop vite; son armée se réorganise trop promptement. L'ombre de la "revanche prochaine" trouble son sommeil déjà difficile. Il persécute les catholiques, chasse les Jésuites et ôte à sa fidèle noblesse ses antiques privilèges. Il y trouvera les éloges de la démocratie irrégulière; mais il s'assure l'hostilité et le mépris de l'armée des catholiques et des honnêtes gens. Ils ne font pas de révolution, mais ils savent quelquefois se souvenir et se venger.

L'Autriche fait peu parler d'elle. Elle continue dans la même voie des erreurs religieuses, réussit peu à calmer le mécontentement de la Hongrie et de quelques-unes de ses provinces allemandes. Sa politique extérieure est fort simple; elle n'en a pas du tout. Elle craint la Prusse, désire l'alliance de la Russie, et celle de la France, quand elle la croira assez forte pour l'aider.

Les Etats-Unis ont coulé une bonne année, à part quelques deuils nationaux. Grant a été réélu à une immense majorité. Il a annoncé au Congrès qu'il avait diminué, durant l'année courante, la dette américaine de près de cent millions de piastres. Les décisions de Genève et de Berlin ont enchanté les Américains, mais ils ont eu le bon goût de ne pas s'en réjouir avec exagération.

La mort de Greeley, à la suite de celle de sa femme et de la perte de son élection, a attristé les Américains et tous les admirateurs du grand publiciste. Grant a fait acte de noblesse en assistant à ses funérailles.

Deux événements importants et d'une portée nationale ont surtout marqué le cours de l'année 1872 en Canada. La ratification du Traité de Washington, par une majorité de 66, a prouvé que le Parlement Fédéral comprenait les grandes questions de droit international et était à la hauteur du noble sentiment qui avait engagé les deux grandes nations à le conclure : le sacrifice de quelques susceptibilités, de quelques intérêts mineurs pour assurer la paix et des relations amicales qui nous profiteront presque autant qu'à l'Angleterre. Au reste, comme nous l'avons démontré dans le temps, le sacrifice n'a pas été pour nous sans bonne compensation.

Le Bill du Pacifique Canadien, œuvre de Sir Georges E. Cartier, a reçu la sanction presque unanime de la Chambre Fédérale. Il n'est pas besoin de revenir aujourd'hui sur le mérite de cette mesure, qui, dans le temps, a été appréciée, ici et ailleurs, dans tous ses moindres détails. Les élections générales de l'été dernier, ont laissé le gouvernement aussi fort, sinon plus fort, qu'à la dernière session; il y a eu quelques pertes à Ontario et à Québec, mais elles sont largement compensées par les victoires remportées par le gouvernement dans les Provinces d'en bas.

En somme, pour le Canada, l'année a été bonne. Il y a eu de grands progrès réalisés dans les faits et dans les idées. L'industrie et le commerce dans toutes leurs branches, la politique des chemins de fer ont fait un pas immense.

On sent partout que la Confédération a produit ses fruits. On distingue, au-dessus des petits tiraillements sectionnels, la vie nationale d'un grand peuple qui se prépare. On n'est plus à l'étroit comme dans l'ancien Canada. Nous n'attendons plus, comme autrefois, la vie et le progrès du côté de l'Angleterre ou des Etats-Unis. On comprend que nous sommes assez riches et assez nombreux pour songer à nous suffire à nous-mêmes. Encore un pas, et nous serons en état de ne plus rougir d'être Canadiens; M. Blake finira peut-être lui-même par se convertir et croire qu'on peut ne pas être Anglais sans être déshonoré.

J. A. MOUSSEAU.

LES ECOLES DE COMMERCE AUX ETATS-UNIS.

Voilà certes un titre alléchant pour vos nombreux lecteurs de la classe commerciale. Que de plaintes au sujet de l'instruction distribuée à nos jeunes gens! Avez-vous jamais entendu un négociant entamer un entretien là-dessus? Quelle chaleur, quelle éloquence, quelle conviction! Comme il vous démontre que l'absence d'une bonne éducation commerciale est désastreuse en un grand nombre de cas; comme il vous met sous les yeux, avec clarté, avec évidence en quelque sorte, toutes les difficultés qui se rencontrent à chaque pas dans les relations d'affaires indispensables avec des personnes ignorantes, qui n'ont aucune notion exacte, ni théorie, ni pratique, du commerce tel qu'il doit être entendu.

J'ai là sous les yeux un petit article de la *Revue des Deux-Mondes*, sur les écoles de commerce qui existent aux Etats-Unis, et c'est de cet article que je vais vous entretenir.

L'idée dominante des Américains, dit l'auteur, est d'aller droit au but; leur *go ahead* n'aime pas à se préoccuper des théories, ils veulent voir le résultat; aussi sont-ils loin d'accorder à leur instruction le même temps que les Européens, et ces études abrégées doivent suppléer par de bonnes données pratiques aux études approfondies.

Ce problème n'est pas facile à résoudre, mais, en Amérique comme en Europe, l'instruction tend tous les jours à occuper un rang plus important; aussi depuis une dizaine d'années le programme des études n'est-il considérablement augmenté, et il faut d'une à deux années pour acquérir les rudiments d'une instruction commerciale.

Les Américains ont pour maxime qu'il faut enseigner aux enfants ce qu'ils pratiquent dans la vie. Dans les écoles publiques, qui sont fréquentées par la majorité des enfants, le passage d'une classe à la classe supérieure n'est autorisé que lorsque l'élève a passé des examens satisfaisants en arithmétique. Ainsi l'arithmétique est prise pour criterium; ce n'est pas qu'elle indique mieux que toute autre étude le degré d'intelligence des élèves, mais une bonne connaissance de l'arithmétique est plus appréciée des Américains. Les écoles de commerce ont dû tenir compte de cette opinion pour l'organisation de leurs cours.

Depuis une trentaine d'années que les écoles de commerce, *Business Colleges*, ont été introduites aux Etats-Unis, elles se sont beaucoup multipliées, et elles constituent aujourd'hui une branche très-importante des établissements spéciaux d'enseignement. L'instruction classique n'est pas tenue malheureusement en très-haute estime, par la raison que les personnes qui ont fait les plus grandes fortunes ne doivent pas leur succès à la supériorité littéraire. Les jeunes gens élevés dans un tel milieu ne tiennent pas aux diplômes; ils vont droit à l'apprentissage commercial, qui doit les conduire à la fortune, et ils fréquentent les écoles où ils peuvent se procurer en peu de temps les notions nécessaires pour leur faciliter l'exercice des professions lucratives.

Pour perfectionner cet enseignement, MM. Bryant et Stratton sont entrés en relation avec les institutions semblables qui existent dans les différentes villes de l'Union, et ils ont fondé des associations, formant ainsi *The International Business College Association*. Cette société ne comprend pas moins de quarante collèges dans les Etats-Unis et au Canada, de Portland à San-Francisco, et de Montréal à la Nouvelle-Orléans. Elle est *cooperative* quant à l'instruction, mais chaque collège ne dépend pour son existence que de lui-même. Plusieurs établissements reçoivent des subventions des Etats; dans ce cas, il y a des *trustees* ou fidéicommissaires nommés par l'Etat qui accorde la subvention; mais on peut dire que l'intervention de ces commissaires est le plus souvent une gêne pour les direc-

teurs intelligents et un obstacle aux améliorations dans le système d'enseignement.

Les études comprennent : la tenue des livres, le droit commercial, l'arithmétique, la correspondance, l'économie politique et l'administration civile. Dans la plupart de ces institutions les langues française, allemande et espagnole sont enseignées; il est regrettable de dire combien l'introduction de cette branche d'enseignement rencontre de difficultés. Cependant on ne se rebute pas, et l'on espère pouvoir entrer en relation avec les écoles de commerce en Europe. La correspondance joue un grand rôle dans les écoles américaines, le collège Packard de New-York, reçoit en moyenne, par jour, une centaine de lettres des collèges provinciaux. Ces lettres contiennent des expéditions de marchandises qui doivent être vendues soit au compte de l'expéditeur, soit au compte du consignataire, des ordres d'achat à exécuter, des comptes d'opérations commerciales accompagnés de lettres de change, billets à échéance, en un mot tous les détails qui entrent dans la correspondance commerciale de grandes maisons. Cet exercice permet de juger des progrès et des aptitudes des élèves, et il établit une saine émulation entre les jeunes gens des différentes écoles, tout en élargissant le cercle de leurs idées.

On ne peut donner une meilleure idée du caractère et de la portée des études qu'en résumant les opérations quotidiennes de l'école de New-York. Il y a cinq jours de classe par semaine, et les cours durent de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi. La moyenne des élèves est de 300. Les règlements sont sévères sous le rapport de l'exactitude. Tous les élèves sans distinction doivent prendre une leçon d'écriture d'au moins une heure; une très-grande importance est attachée à l'écriture par les maisons de commerce américaines, et l'école de New-York produit, sous ce rapport, d'excellents élèves; c'est une des causes de son succès.

L'école est divisée en deux classes, l'une pour la théorie, l'autre pour la pratique. Dans la première, toutes les opérations commerciales sont analysées et démontrées; on y enseigne le droit commercial et les langues vivantes. La seconde classe, où l'élève ne peut entrer qu'après six mois d'études, n'est autre chose qu'un monde d'affaires en miniature : elle est exclusivement consacrée à la pratique. L'élève commence comme un petit négociant, avec un capital fictif, dont il doit diriger tous les mouvements. Il y a une banque; on sait quels immenses avantages les Etats-Unis ont tiré de ces institutions. Or, dans cette banque, l'élève négocie ses emprunts, dépose ses recettes et entretient un compte-courant. Au terme de ses opérations simulées, il fait son inventaire, et il arrête ses écritures pour passer à une autre branche de commerce. Il se familiarise ainsi successivement avec les divers négoce. Il entre ensuite dans une maison de commission où il traite avec les manufacturiers, reçoit des marchandises de pays étrangers, les passe en douane, ce qui n'est pas une petite affaire, surtout à New-York; en un mot, il fait les affaires en grand, remplissant tous les rôles depuis la fonction de commis inférieur jusqu'à celle de chef d'établissement. Pendant le cours de ces dernières études, l'élève acquiert des idées générales sur la loi de l'offre et de la demande, sur la protection douanière, sur l'achat et la consommation, et étudie les grandes voies de communication, les frets, les opérations de banque dans tous leurs détails la tenue des livres, le maniement d'une caisse. Pour que son instruction soit complète, il faut qu'il soit en mesure de diriger chaque service et de remplir sans hésitation toutes les fonctions dans une maison de commerce ou de banque.

En un mot, cette école pratique est un monde d'affaires en miniature : chaque élève y déploie toute son énergie; il prend son rôle au sérieux, il calcule, il écrit, il parle comme un négociant expérimenté; il s'habitue à la dignité dans les relations, à la clarté de style, à la précision des combinaisons. Lorsque, sorti des bancs de l'école, il entre dans la vie réelle, rien n'est plus nouveau pour lui; il connaît les affaires et même les hommes, et il a acquis, tout jeune encore, une maturité de raisonnement qui lui permet de se diriger à coup sûr dans ce vaste monde commercial où il est appelé à vivre.

Ainsi s'explique le succès des écoles commerciales des Etats-Unis. Ces établissements, qui répondent aux intérêts de la nation américaine, se multiplient et se perfectionnent sans cesse. Ils étendent et améliorent leurs programmes. Chaque année voit augmenter le nombre de leurs élèves. Il est donc permis de les signaler comme des modèles à l'estime et à l'admiration des pays européens.

Et, au nôtre, donc? Car, il n'y a pas à se faire illusion, nous sommes, sous ce rapport, à cinq cents lieues en arrière de nos voisins. Les plaintes de ce négociant que je formulais en commençant, et que vous avez entendues comme moi, chers lecteurs, ne sont, hélas! que trop fondées. Oui, il est vrai de dire que les études auxquelles on se livre, dans sa jeunesse, ne sont pas propres à former des gens d'affaires, de vrais négociants, toujours sûrs d'eux-mêmes, toujours fermes d'esprit et de jugement, parce qu'ils savent, et parce qu'ils voient clair en toute chose. *L'Opinion Publique* l'a dit et répété déjà bien des fois, et elle se fait un devoir d'y revenir encore aujourd'hui, en pressant nos compatriotes de se mettre en mesure d'imiter nos voisins le plus tôt que nous pourrons.

L'éducation dispensée à la jeunesse dans nos collèges prépare des avocats qui sont longtemps sans causes, et des médecins qui végètent en attendant la clientèle. Car il y a tant d'avocats et tant de médecins, que plaideurs et malades, malgré toute la bonne volonté qu'on leur reconnaît, ne peuvent plus y suffire.

Ayons donc dans chaque ville une bonne école de commerce, où nos jeunes gens pourront, comme à New-York, pénétrer tous les petits secrets des affaires, avant de s'attacher au bureau ou au comptoir. Faisons cela, et nous verrons notre commerce se développer et grandir tous les jours.

U. S.

TABLEAU DES PERES DU CONCILE ŒCUMÉNIQUE DU VATICAN.—M. Desmarais, artiste photographe, vient de mettre en vente à ses ateliers, Quarré Chabouillez, en cette ville, ce Tableau qui contient une collection complète et authentique de tous les vénérables Prélats qui ont assisté au dernier Concile Œcuménique. Cette collection qui comprend 731 portraits rendus avec fidélité et une perfection étonnante, est en deux tableaux. Prix des deux, \$5.00.

M. Desmarais a encore quelques exemplaires du tableau contenant les photographies de tous les membres du clergé catholique du Diocèse de Montréal. Prix \$3.00. Ces deux collections précieuses devraient se trouver dans toutes les familles catholiques du pays.

3-47-1

AUX RICHES.

Riches, donnez à ceux que la misère
Amène au seuil de vos brillants palais.
Donnez : l'aumône est sœur de la prière,
Elle conduit à la Divine Paix.

Dieu lui-même, ici-bas, vous en donne l'exemple
En offrant chaque jour sur ses divins autels
L'aumône de son sang, nectar sacré du temple
Qui calme la douleur des malheureux mortels.

Oh! ne méprisez pas celui que l'infortune
Dans son caprice, hélas! retient dans les douleurs,
Que sa plainte jamais ne vous soit importune
Mais réveille un écho charitable en vos cœurs.

Riches, souvenez-vous que le Christ sur la terre
A visité le pauvre et partagé son pain;
N'allez pas, méprisant un si doux ministère
Sur lui faire tomber votre orgueilleux dédain!

Riches, donnez à ceux que la misère
Amène au seuil de vos brillants palais.
Donnez : l'aumône est sœur de la prière,
Elle conduit à la Divine Paix.

Ah! vous n'entendez pas, quand la valse enivrante
Entraîne le danseur dans ses gais tourbillons,
La prière qu'adresse une mère tremblante
Cachant un pauvre enfant sous ses affreux haillons.

Ni les sanglots amers de la vierge timide
Ni livrant pour de l'or aux bras du libertin
Qui chasse les vertus de son âme candide
Quand, joyeux, vous buvez l'ivresse du festin.

Le pauvre errant et nu qu'abandonne son frère
Est, devant Dieu, l'égal du puissant souverain;
Car, tous deux ont coûté les douleurs du Calvaire
Et la sanglante croix, salut du genre humain.

Que l'enfant, l'orphelin, et la femme qui pleure,
Que le vieillard blanchi par la neige des ans,
A vos foyers toujours trouvent une demeure
Pour réchauffer leur âme et leurs membres tremblants.

Et lorsqu'aura pour vous sonné l'heure dernière,
Qu'aux pieds de l'Eternel vous aurez comparu,
Votre âme y trouvera la puissante prière
Du pauvre qu'ici-bas vous aurez secouru.

ARTHUR GLOBENSKI.

Montréal, 7 Décembre 1872.

A TRAVERS MES LIVRES.

MILLIONNAIRES ET PROLÉTAIRES.—HYMNE A LA RICHESSE.

Les Anglais ne négligent rien pour se rendre un compte exact de leurs richesses. C'est chez eux que la grande et fructueuse science des statistiques a reçu le plus de développements. Ils ont des économistes qui furetent partout, dans tous les coins et recoins des différents ministères attribués au service public, et grâce aux données qu'ils recueillent, aux notions que leur fournit la perception de l'*Income tax*, ils en arrivent à pouvoir supputer fort approximativement le chiffre de la fortune individuelle aussi bien que de la richesse publique.

Il y a beaucoup de grandes fortunes en Angleterre. Sous le rapport des richesses, la mère-patrie est par excellence le pays des contrastes : l'extrême opulence à côté de l'extrême pauvreté.

Plus d'un membre de la Chambre des Lords possède un revenu de £300,000 par année. Une immense fortune à dépenser dans un laps de trois cent soixante-cinq jours. Près de \$5000 de notre argent à faire rouler par jour!! Cela donne le vertige, rien que d'y songer.

Vous imaginez de suite une vie grandiose, un luxe aristocratique, des distractions sans nombre, des plaisirs dont la source ne tarit pas, toutes les jouissances de la vie, tous les bonheurs de ce monde, toutes les séductions d'une bourse toujours bien garnie, et presque inépuisable.

Vous vous représentez les nobles quartiers du West-End, l'aspect monumental et solennel et dont la grandeur saisit l'étranger, comme le fait remarquer M. Hector Malot, dans ses lettres sur l'Angleterre, publiées en 1862. Vous voyez l'aristocratie établie dans ses palais aux environs de Hyde Park et de Regent Park,—là les rues sont larges, les squares bien ménagés, et le riche trouve réunies toutes les exigences du bien-être le plus difficile : l'air, la propreté, la verdure, etc.

Mais, voici le contraste. "Lorsqu'on prend le chemin de fer de Blackwell, presque en quittant Fenchurch, on traverse deux des quartiers les plus misérables de Londres, les plus infâmes, comme disent les Anglais; (ici un homme infâme est celui qui demeure n'importe où, porte des haillons et mange quand le hasard s'en mêle; et un homme respectable est celui qui se vêt de drap, qui a un chez-lui et qui paie comptant.)

A gauche de la ligne est Whitechapel, à droite est Wapping. Comme la ligne est portée sur des arcades, on passe à la hauteur des derniers étages des maisons, toutes peu élevées dans ce quartier, et l'on domine les rues, les allées et les cours. Ce qu'on voit, lorsque le train ne va pas trop vite, est horrible. Les cours, qui sont plutôt des puits entre quatre murailles vertes d'humidité, sont encombrées d'immondices sans nom, de cloaques immondes où piétinent les enfants, les poules et les cochons. Au-dessus des rues, sur des ficelles et des perches, pendent des haillons sans couleur et sans forme qui arrêtent le soleil et laissent tomber des gouttes fétides. Aux fenêtres sont exposées des paillasses. Dans les rues grouille une population chétive, à peine vêtue de loques, pâle de faim, de privations de toute sorte et de vices."

J'espère que voilà bien défini et bien marqué ce contraste dont je parlais il y a un instant.

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre est un pays de fortunes colossales. Tout récemment, il a pris fantaisie à quelqu'un de relever le nombre des Crésus morts dans la dernière décennie. Le

Telegraph de Londres, qui publiait dernièrement un article sur ce sujet, trouve si longue la liste compilée par ce curieux, qu'il déclare n'avoir le temps de s'occuper des heureux mortels dont le revenu annuel s'élève à £25,000 par année. Et alors il cite M. Brasse, *that Colossus of Roads*, (je cite l'Anglais pour conserver le calembour du *Telegraph*), qui est mort en possession d'une fortune de £6,500,000; ce qui lui donnait le joli revenu de £325,000 par année. Vient ensuite M. Giles Zoder, avec une fortune de £3,000,000; puis M. Richard Thornton, avec £2,800,000; M. Crawshaw, avec £2,000,000; puis encore le richeissime d'entre les riches de ce monde, le Baron Nathan de Rothschild, dont la fortune en Angleterre s'élève à £1,800,000. Un M. Scott est mort en laissant £1,400,000; un M. Fielden, £1,300,000. Viennent ensuite deux fortunes de £1,100,000, suivies d'une autre d'exactement £1,000,000, ce qui citait la liste des millionnaires morts pendant les dix dernières années.

Après les millionnaires, nous comptons trois fortunes de £900,000; cinq de £800,000; trois de £700,000; treize de £600,000; et exactement vingt de £500,000. En additionnant à la liste ces chiffres, vous trouverez qu'il est mort, à partir de 1861, cinquante-quatre personnes dont la fortune en Angleterre seulement montait en moyenne à un demi-million de livres; et que le total des cinquante-quatre fortunes forme la somme miraculeuse de £43,400,000, ce qui représente un revenu d'exactement £2,170,000 par an.

C'est fabuleux, n'est-ce pas? Eh bien! il n'y a là qu'une estimation bien au-dessous de la vérité. Ces chiffres compilés avec tant de soins ne représentent que les biens-meubles, *personally*. Maintenant, si, en premier lieu, un homme vaut une bonne somme ronde, sa fortune mobilière, *personally*, est, règle générale, d'environ un tiers tout au plus, de ses biens-fonds, *his estate*; en second lieu, on sait que ces biens ne sont jamais évalués d'une manière rigoureuse quand il s'agit d'en vérifier la valeur pour un testament; de sorte que, dit le *Telegraph*, si, neuf fois sur dix, la fortune mobilière d'un homme riche est portée à moins de £500,000, on peut évaluer la fortune réelle, comprenant ses biens-fonds, et la sous-évaluation des biens-meubles, à £2,000,000 au moins. Il faudrait donc amplifier encore, et de beaucoup la liste ci-dessus, pour approcher de la vérité.

Le *Telegraph* se demande comment ces Crésus peuvent parvenir à dépenser leurs revenus. La chose lui semble presque impossible. Le fait qu'ils n'y arrivent pas tous, et qu'ils laissent souvent derrière eux comme une traînée de poudre d'or qui va grossissant d'année en année, intérêt qui s'ajoute au capital, et qui finit un beau jour par doubler net la fortune du millionnaire, M. Richard Thornton, mort il y a sept ans, avec près de £5,000,000, se plaignait de sa fortune; il avait beau faire ce qu'il pouvait, il ne réussissait point à dépenser son revenu, ce qui fait que le capital, comme une boule de neige, allait grossissant sans cesse. Plusieurs de ces millionnaires néanmoins ont des goûts fastueux, et dépensent des milliers de livres en peintures, chinoiseries, bijoux, théâtres, livres et manuscrits. M. Thornton, paraît-il, n'avait pas de goûts dispendieux. De là ses plaintes. Eh! mon Dieu, le voilà bien débarrassé, puisqu'il est mort. Sans cela, je vous prie de croire que je ne refusais pas une larme d'attendrissement à son infortune. M. Brasse plaçait dans ses entreprises, à mesure qu'il lui venait, l'argent de ses revenus. M. Neild, a laissé à la reine, en mourant, une fortune qu'il avait mis toute sa vie à acquérir; M. John Elwes, un autre richard, fut trouvé mourant dans un pauvre logement, avec un pain de deux sous et un verre d'eau à son côté;—eux-là entassaient écus sur écus, comme l'avare, et n'ont ni autres soucis, ni autres jouissances.

« O richesse! dirai-je en terminant, avec je ne sais plus quel auteur,—magicienne qui nous fais manger des petits pois au milieu de Phiver, des huîtres fraîches dans le mois d'août, toutes sortes d'ortolans tout le long de l'année, permets qu'un de tes indignes favoris entonne tes rouages! O bonne déesse! toi qui affectionnes particulièrement la forme d'une pièce de vingt francs, donne-moi longtemps la beauté qui est l'esprit du corps, la santé qui est la force de l'esprit, l'esprit qui est le grand dégustateur des merveilles de ton domaine! O richesse! divin Proteus, salut! Salut à toi, qui fais de l'homme une girouette qui tourne à tous les vents, qui s'agit à toutes les crises, qui varie quand l'aile du papillon s'effleure! Salut à toi, mer profonde où vient s'enlourir le dévouement, bonheur du pauvre; l'amour, plaisir de l'âme; la constance, félicité du cœur; la fraternité, consolation du désespoir! Salut, harpie insatiable, qui, devant ton épouvante de l'ennui, déchires, pour t'en repaître, ici un lambeau de joie, là une parole de plaisir, plus loin un soupçon de bonheur. Salut, Messaline éternante, qui uses la fibre douloureuse du sentiment et nous cuirasses contre les poignantes souffrances de la passion vraie, cette belle fille aveugle qui s'ensanglante à tous les liens sociaux, chaque fois qu'elle veut prendre son essor, l'aile tendue vers ce terme inconnu: Bonheur! »

UN SOLITAIRE.

On croyait depuis longtemps disparu, et les femmes éplorées, les amoureux au désespoir, les gourmets à moitié édentés, ne savaient plus comment ouvrir la bouche. Le *Philodonte* n'était plus, et avec lui avait fui le sourire émailé, le rire aux blanches dents. Mais le *Philodonte* est comme le Phoenix, il renaît de ses cendres. Il reparait comme toutes les belles choses, plus florissant, plus indispensable que jamais. O vous, jeunes femmes qui n'osiez plus rire de peur de montrer la décadence de cette rangée de perles que vous aviez faites le *Philodonte*, vous gastronomes intrépides, qui n'aviez plus confiance dans la dureté de vos canines, rassurez-vous, le *Philodonte* vous revient comme un ami sûr: il va de nouveau caresser vos gencives impatientes, et vous prodigera ses parfums.

Le voilà, le voilà, demandez-le, il est à vous, désormais inépuisable, rien ne l'arrêtera dans la voie brillante que lui a faite la renommée.

Retournez-le demander aux mille pharmaciens qui se désolaient de ne plus le voir sur leurs tablettes, et vous le retrouverez où il était jadis partout, le même compagnon indispensable, le meilleur ami des dents, car tel est son nom, et nul mieux que lui n'a su le mériter.

Québec, 13 décembre 1872

3-51c

RABET.—Ce qu'il y a de bon conseil, et c'est ce qui coûte le moins cher. Il en est de même pour les belles pelletteries qui sont aussi très-rare et qui cependant se vendent à très-bas prix au grand établissement de F. X. Dubuc: Au coin des rues Wolfe et Ste. Catherine. Nous conseillons le public d'y aller.

LES MEURTRES EN FRANCE.

On lit dans un journal français :

Les assassins foisonnent, et il leur coûte moins de tuer un homme qu'un poulet. Ouvrez les journaux judiciaires, vous n'y verrez que récits de meurtre ou d'empoisonnement. Ce sont les romans de Ponson du Terrail qui finissent par porter leur fruit.

Voilà Lemarchand, par exemple, orphelin de bonne heure, il est élevé par une de ses tantes, la veuve Pinel, qui le comble de ses bienfaits. Il la récompense par l'ingratitude; sa tante, tout naturellement, marque l'intention de le déshériter. Lemarchand s'en vient chez elle, choisissant une heure où elle est seule, sans domestique et sans défense, et il l'étrangle. Il entoure ses doigts de chiffons pour ne pas laisser de trace sur le cou, et quand la pauvre femme a rendu l'âme, il l'accroche tranquillement à un clou, de façon à faire croire à un suicide. La Cour d'assises l'a condamné à la peine de mort; le voilà bien loti à présent.

Gerard est un assassin d'un autre genre; c'est un monomane; il assassine par gloire et pour que les journaux parlent de lui; il a lu beaucoup de romans et des plus mauvais, les ceux qui tressent des couronnes au crime et lui font de pittoresques réclames. Gérard voulait être un héros, un homme fameux. Simple cultivateur, il n'avait pas grand moyen de réaliser son désir. Ce n'est pas à labourer son champ qu'on devient célèbre. Il quitte donc la campagne et s'en vient à Paris, passant par tous les métiers sans trouver sa voie; il fut successivement chaquetier, photographe, zouave. Entre-temps, il essaya du chantage et menaça un certain M. d'Ambrugeac de révélations fâcheuses si ce dernier ne lui remettait pas 10,000 francs à un jour et dans un lieu convenu. Notez qu'il ne connaissait pas M. d'Ambrugeac et n'avait par conséquent aucune révélation à faire sur son compte. Il fait ensuite partie de l'armée de la Loire, se bat bien, mais, au lieu du bâton de maréchal, il trouve la prison et l'exil en Allemagne; il se sauve, revient en France, se fait réintégrer dans l'armée de l'Est et, pour toute gloire, se voit interné en Suisse. Son imagination peut supporter tant de malchance; il lui faut un coup d'éclat et voici comment il l'accomplit: un jour, se trouvant à Vitry, et y attendant le passage d'un train qui doit le mener en Belgique, il entre chez la femme Hatab, qui tient un café, et s'y grise; cette femme veut le faire sortir, il résiste; elle menace d'appeler la gendarmerie, il saisit un couteau et la frappe à coups redoublés; un voisin accourt, le nommé Bailly, il le tue, et sort du café en brandissant son arme. Il aperçoit un sieur Tandart, qu'il ne connaît même pas, il le frappe dans les os; au cri que Tandart pousse, une femme Vouart s'approche; elle est frappée et tombe, et lui, au paroxysme de la fureur, frappe successivement tous ceux qui se présentent, la veuve Lambert, un militaire en congé pour blessure, Adolphe Pua, la mère de ce dernier, la femme Tandart, et à chaque victime qu'il fait, il crie avec satisfaction: « Et de deux, et de trois, et de neuf! » On croirait voir Mélingue, dans *la Dame de Montmoreau*, alors qu'il tue je ne sais combien de ses assaillants, au grand gaudissement des titis. Après ce bel exploit, Gérard est heureux; il a enfin rempli son rôle, on parlera de lui. Les médecins chargés d'examiner son état mental, ont constaté qu'il avait conscience de ses actes et en comprenait parfaitement la portée. N'importe, le jury a admis des circonstances atténuantes, et la cour ne l'a condamné qu'aux travaux forcés à perpétuité. Croiriez-vous qu'il s'est trouvé blessé dans sa dignité; il eût préféré l'échafaud; il y manque un effet de mise en scène.

Juré à assassiné son père, mais lui du moins avait une excuse. Son père, vieillard de quatre-vingt-huit ans, n'a cessé de le martyriser depuis son enfance; quinteux, atrabilaire, vère, il n'est sorte de tourments qu'il n'ait fait endurer à son fils. Celui-ci, au dire de tous les témoins, est resté un modèle de patience, de dévouement, d'abnégation; oubliant les maux qu'il souffrait pour ne se souvenir que d'une chose, c'est qu'il lui venait de son père, et qu'il était dans l'ordre, il les souffrait sans murmurer. Toutefois, la mesure s'est comblée. D'un coup le vieillard reprocha à son fils de le voler, et lui déclara que pour mettre fin à ses vols, il l'avait dénoncé à la justice et qu'on devait l'arrêter. Cette menace, que rien ne justifiait, exaspéra le fils; pour la première fois, il se révolta, et la colère depuis si longtemps contenue, déborda. A son tour il reprocha à son père sa dureté, son avarice, ses injustices et ses outrages et déclara que cette vie lui était insupportable et qu'il fallait mettre un terme par une séparation. Le père, surpris et courroucé, se répandit en invectives et en menaces, le fils perdit la tête, une pioche était sous sa main, il la saisit, la leva, et frappa son père qui tomba roide mort. C'est pour ce crime, commis dans les circonstances que je viens de dire, que le juré était traduit devant la Cour d'assises de Seine-et-Oise. Le tachaud l'a défendu; il a, avec une habileté et une chaleur qui n'appartiennent qu'à lui, su mettre en scène tout ce qui excusait ou excusait le crime commis; il a montré le repentir du juré qui, certes, était bien sincère. Bref, il a mis des larmes jusque dans les yeux des gendarmes, en en mettant lui-même dans sa voix, et a fait réduire la peine à cinq ans de travaux forcés.

UN ITALIEN EN IRLANDE.

Branconi est le nom de cet Italien. Il laissa son pays, pour l'Irlande, dans le but de fuir les troubles politiques; c'était bien sauter de Charybe en Scylla. Il passa plusieurs mois à parcourir à pied l'Irlande, en qualité de doreur. C'est pendant ses courses, en voyant comme les voies de transport étaient défectueuses dans ce pays, qu'il eut l'idée de mettre une voiture publique ou omnibus sur une grande route entre deux villes. C'était une tentative hardie qui eut un tel succès qu'au bout de deux ou trois ans, on trouvait les voitures de Branconi dans toutes les parties de l'Irlande, et l'entrepreneur italien devenait le plus grand propriétaire de voitures publiques qu'il y eût dans le monde.

DR. S. JACOBS SUR L'HYPOPHOSPHITE, OU L'EAU DE LA VOIX.
ORANGE STREET, ST. JOHN, N. B., 1869

MR. FELLOWS.—Monsieur: Je dois accorder la palme du mérite à la préparation d'Hypophosphite découverte par vous. J'eus occasion d'en faire usage moi-même dans un cas d'Asphonie, qui ne voulait pas céder à un traitement régulier, et je suis heureux de dire qu'il a prouvé être tout ce que vous réclamez en sa faveur, ayant agi d'une manière expéditive et à mon entière satisfaction. Je crois de mon devoir de publier le fait afin que la profession puisse se servir d'un remède dans votre sirop composé d'Hypophosphite.

Votre bien dévoué,
S. JACOBS, M.D.

COMTE DE CHAMBORD.

Le comte de Chambord est exilé, et exilé, depuis quarante ans, et la révolution, de quelque couleur qu'elle soit, s'écrie: C'est fini, il y a prescription, la France ne veut plus de ce roi; c'est moi qui suis la souveraine, c'est moi qui me gouverne; mes constitutions, mes assemblées me suffisent; je ne veux de rois que ceux que je me ferai moi-même. Et Dieu au ciel voit dans le comte de Chambord le fils de Clovis, de Charlemagne et de St. Louis, et c'est quand la révolution croira son œuvre accomplie, que la royauté s'élèvera triomphante et radiante.

« Sire, gardez bien cet enfant, il sera un jour le salut de la France, » dit Odilon-Barrot à Charles X, au moment où il mettait le pied sur le vaisseau qui devait le porter loin de la patrie. Cet enfant, Dieu l'a gardé. Il ne sera pas seulement le salut de la France, il sera le salut de l'Europe; « c'est l'enfant de l'Europe, » s'était écrié le Nonce apostolique en 1820, en venant offrir, avec tout le corps diplomatique, ses félicitations à Louis XVIII. à l'occasion de sa naissance.

Cette parole était une parole prophétique.

Voici une proclamation peu connue, qui a été affichée à Paris en 1832:

« 15 juillet.

« Français!

« C'est aujourd'hui la fête d'Henri, de votre roi légitime, qu'un perfide parent a chassé du trône de ses pères. Louis-Philippe, en s'emparant d'une couronne que ne lui donnait ni son droit ni le vœu de la nation, est devenu le plus odieux de tous les usurpateurs.

« Pour comble de malheur, depuis deux ans, rien n'a pu compenser cette criminelle spoliation. Il avait promis, Français, de vous donner la liberté, de faire prospérer votre commerce, fleurir votre industrie et vos arts; en un mot, le bonheur au dedans et la paix au dehors.

« Mais, loin de là, vous avez mille fois moins de liberté qu'avant; les prisons regorgent de captifs pris dans tous les rangs de la société; votre commerce est mort, votre industrie paralysée, vos arts méprisés; enfin la guerre civile désolée nos belles provinces, et à l'extérieur la honte et le mépris poursuivent notre nom, et la guerre menace de ravager et de ruiner la France. La révolution a donc été et sera toujours un obstacle à la paix, à l'union et au bonheur des peuples.

« Français, un seul espoir vous reste, sachez le saisir. Non loin des rives de la France, sur une plage hospitalière, grandit un jeune enfant riche de vertus, d'avenir et d'espérances. C'est l'unique rejeton de tant de rois qui ont fait la gloire de votre patrie et le bonheur de vos ancêtres; c'est HENRI, cinquième du nom. Il va atteindre sa douzième année, et tous les hommes qui ont eu le bonheur de le voir et de l'approcher depuis deux ans, vous ont dit qu'aucun enfant de son âge n'était aussi instruit, aussi avancé, ne promettait autant.

« Son esprit est vif et pénétrant, sa figure ouverte, douce et charmante, sa mémoire prodigieuse, sa force et son adresse remarquables, son caractère décidé mais excellent, son cœur surtout, son cœur est bon et aimant; c'est celui de son aïeul Henri IV.

« Oui, Français, ce cœur est plein d'amour pour vous! Henri exprime ce sentiment à chaque occasion qui se présente. Mais c'est un enfant, dit-on... Cet enfant, c'est plus qu'un homme, c'est un prince; c'est un gage de paix et de réconciliation. Son cœur innocent et pur n'a connu ni la haine ni la vengeance. Qui donc pourrait le haïr lui-même? Il viendra pour vous préserver de l'invasion étrangère.

« Français, réfléchissez. La seule chose est votre espoir, votre salut; la seule est le véritable bonheur. Revenez à votre roi légitime; rappelez Henri V, et vous connaîtrez encore des jours de gloire, de bonheur et de prospérité.

« VIVE HENRI V!

Voilà ce que la France a entendu il y a bientôt quarante ans. Il lui a fallu l'expérience que donne le malheur pour le comprendre.

Français, cet enfant prédestiné est devenu un homme: il est prêt pour l'œuvre de salut.

On dira peut-être: Mais pour qu'il revienne, il faut un miracle certain, il faut un miracle, et c'est précisément parce qu'il faut un miracle, et un grand miracle, qu'il reviendra. Tout n'est-il pas miraculeux en lui? sa naissance, sa conservation, son intelligence, sa vertu? Il faut donc aussi que son retour le soit.

Et si tu me demandes, ô France, quels sont ses droits, les voici: Henri V, c'est celui que Dieu a annoncé par tous les oracles, celui qu'il a révélé aux hommes de génie et qu'il a fait honorer par les poètes, celui qu'il a fait naître miraculeusement sur un tombeau, celui qu'il a sauvé miraculeusement d'une chute qui devait l'enlever à nos espérances, celui qu'il a protégé miraculeusement contre tant de conspirateurs acharnés à sa perte, celui qui a reçu à sa naissance le nom de *Dieudonné*, parce qu'il était réellement *donné par Dieu* à la France pour relever toutes ses ruines et faire la Reine du monde de celle qui est maintenant la plus malheureuse de toutes les nations; celui enfin que Dieu a plus miraculeusement encore doté, dans ce siècle d'aberration et de décadence morale, d'une intelligence d'élite, d'une sagesse consommée et d'admirables vertus! O France, reconnais enfin ton Sauveur!

« Dieu, en me faisant naître, m'a imposé de grands devoirs « envers la France, écrivait-il il y a déjà plus de vingt ans, je « ne les oublierai jamais. Quand il m'appellera à les remplir, « je serai prêt sans orgueil et sans faiblesse.

« Si la Providence m'ouvre les portes de la France, je ne « veux pas être le roi d'une classe ni d'un parti, mais le roi de « tous. Le mérite et les services seront les seules distinctions « à mes yeux.

« Je ne veux être jamais une occasion de troubles et de « malheurs pour la France, et je ne veux jamais remettre le « pied en France que lorsque ma présence sera utile à son bon- « heur et à sa gloire. Dans mes droits je ne vois que des de- « voirs à remplir. La France me trouvera toujours prêt à « me sacrifier pour elle et pour le maintien des grands principes « d'ordre, de justice et de liberté publique.»

Aussi, tous les grands cœurs, tous les grands génies de notre France ont salué, avec Chateaubriand, avec des larmes de joie, l'avenir qu'il nous prépare; ceux qui sont morts ont répondu avec l'immortel Berryer: « O Monseigneur, ô mon Roi, je meurs avec la douleur de n'avoir pas vu le triomphe de ces droits héréditaires, consacrant l'établissement et le développement des libertés dont notre patrie a besoin.... Je porte ces vœux au ciel pour Votre Majesté et pour notre chère France.... Pour qu'ils soient moins indignes d'être exaucés par Dieu, je quitte la vie armé de tous les secours de notre sainte religion... »

" Adieu, Sire, que Dieu vous protège et sauve la France !"
C'est enfin l'aurore lointaine de ce jour de triomphe que tous les oracles ont annoncé, que chantait Victor Hugo lui-même :

O joie ! ô triomphe ! ô mystère !
Il est né, l'enfant glorieux,
L'ange que promet à la terre
Un martyr partant pour les cieux ! . . .

Honneur au rejeton qui deviendra la tige !
Henri, nouveau Joas, sauvé par un prodige,
A l'ombre de l'autel croitra vengeur du sort.
Un jour de ses vertus notre France embellie,
A ses sœurs, comme Cornélie,
Dira : Voilà mon fils : c'est mon plus beau trésor.

CAUSERIE.

En France, où il est d'usage de donner des étrennes à toutes les dames que l'on connaît, ceux dont les relations sont plus étendues que la bourse garnie, voient arriver avec effroi le jour de l'an. J'en ai vu qui s'absentaient de Paris huit jours d'avance, et ne revenaient qu'au milieu de janvier, pour ne pas avoir à payer ce tribut au-dessus de leurs forces.

L'usage des étrennes est moins répandu chez nous. On n'en donne guère qu'aux enfants et aux intimes. Mais il y a une autre coutume du jour de l'an que beaucoup redoutent ici à l'égal des étrennes en France : je veux parler des visites aux parents, aux amis, aux connaissances même les plus accidentelles.

Ce serait peu de chose que ces visites, si l'on pouvait comme en France, se contenter d'aller porter sa carte à la porte et d'en corner le coin, ou même de l'envoyer par un valet ou par la poste. Mais il faut, parmi nous, que l'on aille de sa personne chez ceux que l'on honore d'une visite.

J'en connais qui ont une telle répugnance pour les visites du jour de l'an, qu'ils les appellent la *corvée annuelle*. Ils cherchent toutes sortes de prétextes pour s'y soustraire. Une année, ils se sentent pris tout-à-coup d'un attachement irrésistible pour un parent de la campagne, et vont passer le jour de l'an chez lui. Une autre année, ils trouvent la ressource encore plus sûre d'un deuil récent. Quel est celui qui n'a pas quelques douzaines d'oncles, de tantes, de neveux, de nièces, de cousins, de cousines. Sur le grand nombre, il en meurt toujours quelqu'un dans le cours de l'année. Souvent on n'a pas assisté à ses funérailles, ni même connu son décès. Mais, vers Noël, on commence à s'informer; on apprend qu'il est décédé. Pris subitement pour lui d'une affection rétrospective, on prend le deuil pour jusqu'à la fin de Janvier.

Il faut avouer que les visites du jour de l'an sont parfois une chose bien ennuyeuse. Je suppose, par exemple, que vous êtes obligé de les faire au milieu d'une tempête de neige. Vous entrez, de temps en temps, dans une maison, et vous y restez juste assez de temps pour que la neige fonde sur vous et vous trempe jusqu'aux os. Vous sortez avant d'avoir eu le temps de vous sécher, et vous retournez au froid. Cinq minutes après, l'eau dont vos habits sont imbibés s'est convertie en une crasse de givre, qui va servir d'assise à une nouvelle couche de neige. Lorsque vous rentrez chez vous, vos visites terminées vous en avez pour une heure à vous faire dégeler.

Si encore on prenait votre sort en pitié dans toutes les maisons où vous allez ! Mais souvent, vous voyez la dame de la maison faire la moue au spectacle de ses tapis gâtés par la neige que vous avez apportée avec vous. Le moins que vous puissiez attendre, est de voir les demoiselles rire de la triste figure que vous faites, la barbe et les cheveux couverts de neige, ayant la mine du dieu des frimas.

Un autre ennui des visites du jour de l'an, c'est que vous trouvez quelquefois des dames qui veulent faire les choses en grande cérémonie. Le domestique vous conduit au salon avec autant de solennité qu'un enfant de chœur qui accompagne son curé dont il va servir la messe. En entrant, vous apercevez madame assise sur le bout de son sofa, qu'elle tâche de toucher le moins possible. Elle est gantée de lilas ou de blanc, comme pour un mariage ou pour un bal du gouverneur. Elle vous salue avec autant de gravité que si vous étiez un St. Sacrement. Elle vous invite à vous asseoir, mais elle le fait seulement de la main, avec un air qui veut dire : ne soyez pas longtemps, et prenez garde de gâter la chaise. La conversation commence. Vous souhaitez à Madame les *compliments de la saison*. (C'est le style des grandes cérémonies). Elle vous rend vos souhaits. De quel sujet parler avec une pareille statue de glace, si ce n'est du froid, de la neige et du pont de glace ? Que deviendraient les visites de cérémonie si ce pont n'existait pas ? On peut dire qu'il est le pont aux ânes de ces visites : il fait le fond des neufs dixièmes des conversations qu'on y tient.

Peste soit des visites de cérémonie ! Les dames qui s'y prêtent mériteraient de ne recevoir que des individus comme un que je connais, lequel fait ses visites en bottes vernies et en gants jaunes, mais en ayant dans sa voiture des chaussons de lisière et des mitaines d'original.

Quelquefois vous êtes reçus à la porte par une servante à laquelle il ne manque que la chaudière et les haillons, pour avoir l'air des sorcières de Macbeth. Elle ouvre lentement, avec le regard défilant d'un chien de garde, comme si elle avait peur de vous voir entrer pour voler l'argenterie. Sans attendre que vous ayez dit un mot, elle se hâte de vous hurler : *Madame ne reçoit pas*, et referme la porte avec tant de raideur, que vous êtes à deux doigts de vous y faire prendre le nez.

Mais il y a quelque chose de pis que les visites de cérémonie et les visites où vous êtes reçu par un Cerbère en jupons : ce sont les visites malgré vous. Vous allez demander un ami, sûr de ne pas le rencontrer parce qu'il aura eu l'esprit de se dire absent. Car vous savez que si vous le rencontriez dans une visite de cérémonie, lui que vous voyez familièrement tous les jours, vous auriez l'un en face de l'autre l'air de deux chiens de falence. La domestique, qui n'a pas compris, insiste à vous faire entrer, et vous voilà à vous regarder tous deux.

Dans une autre maison, vous demandez monsieur. La servante comprend madame, et vous fait entrer. Vous vous trouvez en face d'une dame que vous n'avez jamais vue. Que faire ? Vous excuser en accusant la portière ? Ce serait bête. Causer avec la dame ? Mais, ne la connaissant pas, vous êtes exposé à toute sorte de quiproquos. Enfin, vous réussissez à vous échapper, maudissant les servantes sourdes ou imbéciles.

Voilà bien du mal dit des visites du jour de l'an. Et pourtant, l'avouerais-je ? non seulement je ne les vois pas arriver avec répugnance, mais je les attends avec plaisir ; je les considère comme une des meilleures coutumes de ce monde, qui en a de si absurdes et de si ennuyeuses.

D'abord, il y a les visites chez les intimes, avec lesquels on aime toujours à se rencontrer. On a deux fois plus de plaisir à les voir ce jour-là que de coutume. On leur est reconnaissant du plaisir qu'on en a reçu dans le passé, et l'on se promet de nouveaux moments de bonheur avec eux dans l'avenir.

Parmi ces amis intimes, il y a des dames auxquelles on a le droit de souhaiter la bonne année à la française. Beaucoup de ceux qui crient le plus fort contre les visites du jour de l'an, en feraient cinq cents pour le plaisir de deux ou trois faites de cette manière. Je me rappelle, qu'étant à Paris, je pensais ainsi à la jolie fille de mon propriétaire. Et pourtant, pour arriver au velours de ses joues roses, il me fallait passer sur le jaune parchemin des joues de sa mère, et même (je frissonne d'horreur, rien que d'y penser !) sur le cuir tanné des joues de son père. Ai-je besoin de dire combien un baiser ainsi assaisonné perdait de sa saveur ? Qu'est-ce donc, lorsque, comme en Canada, on a le dessert sans avoir à le faire précéder d'une pareille moutarde.

Les visites du jour de l'an fournissent l'occasion de revoir bien des personnes que l'on aime à rencontrer, mais que l'on ne verrait pas autrement. Combien, par exemple, de dames charmantes chacun de nous a connues avant leur mariage. Souvent ç'aura été d'une manière parfaitement désintéressée, sans avoir eu pour elle autre chose qu'une respectueuse et douce amitié. Quelquefois un sentiment plus tendre a été forcé de se transformer par la crainte de n'être pas partagé. Mariées, ces dames se sont dévouées au bonheur de leurs maris et à l'éducation de leurs enfants. Elles ont presque renoncé au monde. A peine les avez-vous quelquefois entrevues et saluées dans la rue. Quel plaisir d'aller leur faire visite au jour de l'an ! Vous renouez la chaîne des jours passés. Vous parlez du beau temps de la jeunesse ; vous vous informez de la petite famille que vous ne connaissez pas encore. Votre hôtesse se console d'avoir vieilli, en vous montrant trois ou quatre enfants aux cheveux bouclés, qui rappellent la beauté et la grâce de leur mère.

Sans les visites du jour de l'an vous finiriez par devenir complètement étrangers à ces personnes, et vous ne connaîtriez jamais leurs enfants. Ces visites sont comme un moyen d'arroser les fleurs d'anciennes amitiés, fleurs qui, sans cela, ne tarderaient pas à se faner, à se dessécher et à être emportées par le tourbillon du monde et des affaires.

S'il y a les visites guindées, compassées, à l'étiquette aussi sévère que ridicule, il y a aussi les visites sans autre cérémonial que celui strictement exigé par les convenances. A côté des dames qui vous reçoivent avec une figure de Notre-Dame des Sept Douleurs, il y a les dames à l'air dégagé, au visage souriant. Si elles ne vont pas au-devant de vous à la porte du salon, elles vous accueillent avec un sourire qui veut dire : Entrez, entrez donc vite ; que je suis heureuse de vous voir ! Et elles vous font asseoir près d'elles. Il ne leur vient pas à l'idée de vous parler du chaud, du froid, ou du pont de glace. Elles ont tant d'autres sujets de conversation plus intéressants. Elles s'informent de votre famille, vous donnent des nouvelles de la leur, parlent des amis, de ce qui leur est arrivé dans le cours de l'année, etc. C'est un feu roulant de questions, de réponses, de traits d'esprit, de gais-propos, d'anecdotes, de souvenirs. Vous vous amusez si bien, que vous êtes en désespoir, lorsque l'arrivée d'un nouveau visiteur vient vous rappeler que vous avez d'autres visites à faire.

Combien de fois n'a-t-on pas vu des mariages ébauchés dans les visites du jour de l'an. Un jeune homme a remarqué une jeune fille dans la rue. Il se joint, pour faire ses visites, à quelqu'un qui va dans sa famille. La connaissance se fait. Si le nouveau visiteur a plu à la jeune fille, elle le salue à la première rencontre. Il peut maintenant lui parler s'il la voit dans un salon, et les voilà lancés sur le chemin qui conduit au pays du Tendre, (comme disait mademoiselle Scudéry.)

En faisant les visites du jour de l'an, on respire partout comme un parfum de sentiments délicats, de douces émotions. On prend part par la pensée, aux scènes de bonheur qui ont eu lieu le matin lorsque la famille s'est souhaité la bonne année et donné des étrennes. On en voit encore des vestiges : un enfant a oublié son tambour ou sa poupée dans le salon, pour aller s'amuser avec un autre des nombreux jouets qu'il a reçus.

Les visites que je viens de peindre, ce sont presque toutes les visites du jour de l'an qui se font à Québec. Quelques dames essaient bien le genre solennel, mais le plus grand nombre dédaignent ce ton de parvenues. La plus grande cordialité, un sans-gêne élégant, une gaîté qui se lit sur les figures y règne presque toujours. D'ailleurs, la manière dont les salons sont disposés y prête. Presque tous sont situés au second étage. Pour s'y rendre il faut parcourir presque toute la maison. Comment ne pas recevoir avec cordialité, un visiteur qu'on fait ainsi pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire de la famille ?

Je n'ai parlé que du côté aimable des visites du jour de l'an. Mais que ne pourrait-on pas dire aussi de leur côté sérieux, de leur utilité sociale ? Elles sont l'occasion d'une foule de réconciliations, de rapprochements qui, sans elles, n'auraient jamais lieu. Elles adoucissent les mœurs et rendent les relations plus agréables. Combien de fois ne vous est-il pas arrivé de vous quereller avec un ami pour un rien ? Ce petit nuage n'a pu laissé entre vous aucun sentiment de rancune, il n'a pu détruire l'estime que vous aviez l'un pour l'autre. Le premier moment d'humeur passé, chacun de vous se dit : quel fou j'ai été de me chicaner pour si peu de chose. Tous deux vous voudriez renouer les relations d'autrefois ; mais l'amour-propre vous empêche de faire les premières avances. Vous resteriez ainsi jusqu'à ce que tout vestige de votre ancienne amitié fût disparue. Mais vous vous rencontrez dans un groupe en faisant des visites du jour de l'an, vous vous saluez et vous serrez la main entraînés par l'exemple. Chacun de vous se hâte d'aller faire visite à l'autre ; c'est à qui l'emportera en bons procédés, pour faire oublier les torts qu'il se reproche. Et voilà une amitié plus solide que celle qui existait auparavant.

Franchement, si l'usage des visites du jour de l'an n'existait pas il faudrait l'inventer. Sans lui, ceux d'entre nous qui ne sont pas dévôts deviendraient des brutes dépourvues d'âme, sinon de pures machines à brasser la matière. Si elles sont l'occasion de quelques ennuis, elles sont quelques-unes des plus agréables moments, la source de quelques-unes des plus pures et des plus délicieuses jouissances de la vie. Elles rafraîchissent l'âme et rajeunissent les sentiments. Aux jeunes elles font penser à la vieillesse. Aux vieillards elles appellent d'heureux temps qui ne sont plus. A tous elles procurent, une fois par année, l'occasion d'oublier le monde des intérêts, des passions sordides, et de vivre de la vie du cœur et des plus nobles sentiments de la nature humaine.

Québec, 1 Janvier 1873.

QUELQUES VERS POUR SALUER LA "PRIME."

JÉSUS AU MILIEU DES DOCTEURS.

(POUR "L'OPINION PUBLIQUE.")

Il est là, discutant au milieu des docteurs :
Sa céleste beauté lui gagne tous les cœurs,
Et les sacrés accents que ses lèvres épanchent,
Touchent l'âme, vers lui divinement la penchent,
La font vibrer plus que, sous ses doigts inspirés,
Du barde de Solyme aidant ses chants sacrés,
Aurait vibré la harpe. Il parle, et la sagesse
Résonne dans sa voix avec calme et tendresse,
Brille sur son front pur, sur son front d'Homme-Dieu,
Et rayonne par lui dans cet auguste lieu ;
Et la foule étonnée avec respect contemplant
Cet Enfant de douze ans discourant dans le Temple,
A toutes questions d'un seul mot répondant,
Et par les siennes, lui, chaque fois confondant
Les prêtres, les docteurs à la face ridée,
Oracles sans appel de toute la Judée.

Mais voilà qu'une femme au regard tendre et doux
Sur le seuil apparaît avec son noble époux,
Vers l'Enfant de lumière avec transports s'approche,
Et lui fait ce touchant et maternel reproche :
" Mon fils, nous vous cherchions, hélas ! depuis trois jours,
Pourquoi nous quittiez-vous, ô Jésus nos amours ?"
Mais lui — Vous le savez, ma virginalle Mère,
Il faut que je travaille ici-bas pour mon Père —
Ils partent cependant, l'étoile disparaît
Du lieu qui de son jour à grands flots s'éclairait,
Et Marie et Joseph qu'accablait la tristesse,
Ravis d'une ineffable et profonde allégresse,
Ramènent avec eux leur adorable Enfant
Qu'ils vont presser encor sur leur cœur triomphant ;
Et lui, soumis, se hâte, et sa tête s'incline
Aux douces volontés de sa Mère divine
Et du chaste Joseph, son père, son gardien.
— Oui, Jésus, poursuivez votre rude chemin
Le sentier est bien long d'ici jusqu'au Calvaire !
Vous n'avez pas encore vidé la coupe amère
D'angoisses, de douleurs, de souffrances, de fiel
Que garde pour vous seul votre Père du ciel

LISE DU ST. LAURENT.

22 Décembre, 1872.

EDUCATION.

Le 17 courant, M. Julien Giroix, de la Rivière Beaudette, pour exprimer sa satisfaction à l'instituteur M. J. E. Juaire, lui présentait la somme de \$20.

Le printemps dernier nous avions aussi le plaisir de voir dans les colonnes de la *Merveille* que MM. Julien Giroix, P. Langlois, et C. McPherson avaient présenté à M. J. E. Juaire, instituteur, la jolie somme de \$30, aussi pour encouragement.

Cela fait vraiment honneur à la Rivière Beaudette. Il serait à désirer, pour le bien de l'éducation, que les hommes comme M. J. Giroix, etc., fussent plus nombreux dans nos campagnes ; car, comprenant l'importance qu'il y a d'avoir de bons instituteurs, ils s'efforceraient d'en avoir de bons et ne reculeraient devant aucun sacrifice pour leur donner de l'encouragement. A la campagne, le traitement d'un instituteur formé aux écoles normales n'excède presque jamais la somme annuelle de \$300, et de cette somme il lui faut \$18 à \$24 pour le chauffage de l'école. Quant aux instituteurs diplômés par les bureaux, à part quelques exceptions, ils ne peuvent aspirer à plus de \$200 par année.

Je connais un instituteur qui a une famille de 7 enfants et dont le traitement n'est que de \$150 par année. Avec cela, je crois que l'instituteur qui négige son devoir n'est pas en conscience.

Nos voisins (les Américains) comprennent mieux : l'on y voit le traitement d'un instituteur s'élever de \$700 à \$1,200, et les institutrices de \$300 à \$700.

L'on ne peut pas dire d'eux, ce que je voyais dans une revue américaine publiée en 1866 que "out of the large cities, in Canada, few are able to read and write." Compliment pas très flatteur.

Votre très humble serviteur,

J. E. BRIAIRE.

REVUE ÉTRANGÈRE.

Les événements de la semaine dernière ne méritent pas l'honneur d'une revue. Les deux seules choses qui méritent d'être mentionnées sont une allocution dans laquelle le Saint Père dit que l'Europe dormait sur un volcan et la nouvelle que le gouvernement prussien persécute de plus en plus les catholiques, et en particulier les journaux qui ont publié l'allocution du pape.

NOS GRAVURES.

JAUGE ÉTROITE DU "GREAT WESTERN."

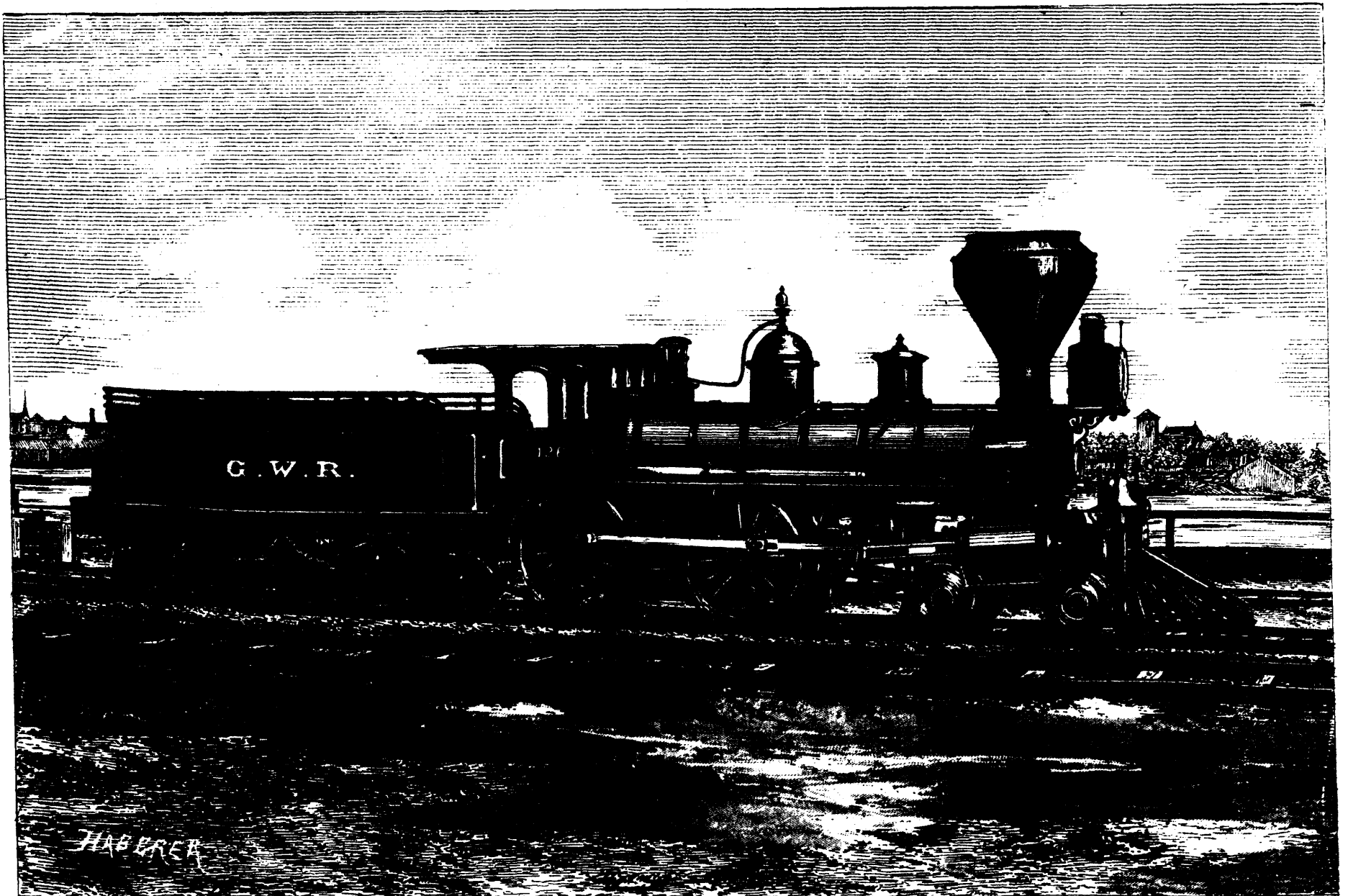
On sait que les Américains ont jugé à propos d'adopter presque partout sur leurs lignes de chemins de fer, une jauge plus étroite que celle dont on se sert dans quelques autres pays. Pour lier nos lignes de chemins de fer aux leurs, en Haut-Canada surtout, on a été obligé d'adopter leur jauge. C'est ainsi que le *Great Western* pour faire la connexion à ses deux extrémités avec les chemins de fer américains a été obligé de laisser l'antique jauge de 5 pieds et demie pour celle de 4 pieds 8 pouces.

POMPE À INCENDIE.

Voilà une espèce de pompe destinée à rendre de grands services dans un pays comme celui-ci. Les expériences qui ont été faites ont prouvé l'excellence de l'idée qu'on a eu d'employer la vapeur dans les pompes à feu comme force motrice à la place des bras. L'avantage de ces pompes consiste en ce que l'eau est lancée avec beaucoup plus de force que par les bras et qu'étant réchauffée, elle ne gèle pas, dans les tuyaux comme cela arrivait en hiver. Quant au mécanisme c'est le même que celui des machines à vapeur dont on se sert pour les bateaux et les chars.



POMPE A VAPEUR POUR LES INCENDIES.



ENGIN "NARROW GAUGE" SUR LE CHEMIN DE FER GREAT WESTERN.





LES VISITES DU JOUR DE L'AN.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 9 JANVIER, 1873

DÉCÈS.

Le trente-et-unième jour de Décembre dernier, à l'heure juste de minuit, après une existence courte, mais bien remplie de trois cent-soixante et cinq jours, madame Mil-huit-cent-soixante-et-douze.

On ne peut pas dire qu'elle laisse derrière elle un mari inconsolable, car elle était l'épouse de monsieur le Temps, mari cruel et impitoyable qui conduit tous les ans une femme au tombeau. Comme il n'a pas de cœur et qu'il remplace l'épouse qui s'en va par une autre toujours plus belle et plus savante en toute espèce de choses, il est content de son sort et poursuit sa destinée sans s'occuper de ce qu'on dit ou pense de lui.

On peut en dire autant de la famille de la défunte qui se compose de l'univers entier, et qui est une famille d'occasion. Ceux qu'elle avait rendus malheureux l'ont vu partir avec joie, et, comme le cœur de l'homme n'est jamais satisfait, ceux qu'elle avait comblés de bienfaits ont cru qu'ils seraient encore plus heureux avec madame Mil-huit-cent-soixante-et-treize.

Hélas! C'est l'histoire du monde depuis qu'il existe; c'est le sort du cœur humain de voltiger sans cesse d'illusion en illusion. Et comment le lui reprocher, puisque c'est l'illusion qui le vivifie, qui lui donne le courage dans l'infortune, l'espoir dans la désolation.

Voyez ce jeune homme qui monte si bravement à l'assaut de la fortune et des honneurs, que deviendrait-il, si, d'avance, il savait ce que valent les objets de sa convoitise. Voyez cette jeune fille dont le cœur virginal s'ouvre à toutes les généreuses ardeurs, qui, dans les rêves enchanteurs de son imagination, se taille un petit paradis terrestre beau à rendre les anges jaloux, que deviendrait-elle, si on détruisait chez elle les naïves illusions qui l'embellissent et lui font aimer le monde?

Le sentiment du devoir, seul, serait-il assez fort pour faire accomplir à l'homme ses destinées? Ne se fatiguerait-il pas à courir après le bonheur, si l'illusion ne l'empêchait pas de sentir les ronces et les épines du chemin?

Sans doute il y a les mauvaises illusions, qui sont pour les hommes une source d'erreurs et de dangers; celles-là, il faut les détruire, mais n'enlevez pas trop tôt au jeune homme et à la jeune fille les douces et naïves illusions de la jeunesse, n'écartez pas de leur front ces gentils papillons aux ailes dorées. Laissez-leur au moins les espérances qui font braver les fatigues et les misères de la vie. Laissez au jeune homme les nobles illusions du patriotisme, de la gloire et de l'ambition bien placées. Laissez au père et à la mère de famille le doux et fortifiant espoir que les peines et les sacrifices qu'ils s'imposent pour leurs enfants ne seront pas perdus.

Accueillons l'année qui commence, comme si elle devait nous apporter la réalisation de tous nos vœux, l'accomplissement de tous nos projets de bonheur. Hélas! qu'arriverait-il, si nous savions ce qu'elle cache, peut-être, d'infortunes dans les larges plis de sa belle robe? Que de courages seraient abattus! Que de cœurs seraient douloureusement blessés!

Sans doute, il faut être préparé pour toutes les éventualités, car il a bien tort l'homme qui, croyant que le vrai bonheur existe sur la terre, s'irrite, quand il ne le trouve pas, et le cherche, alors, en dehors des voies légitimes; mais il accomplit les desseins de la Providence, celui que l'espoir, que l'illusion même excite au travail, et pousse dans la voie du progrès et de la prospérité.

O belle inconnue qui nous arrives, parée de fleurs, enveloppée dans les rayons d'un soleil brillant, ne détruis pas les espérances que font naître ces heureux pronostics, prouve qu'on a tort de tant te redouter, et que les mauvaises choses qu'on dit de toi sont des calomnies. Sois bonne pour ce que nous aimons, pour nos familles, notre patrie, pour la France et l'Église. Donne la paix au monde et rends aux peuples et aux rois les vrais principes oubliés, les nobles sentiments méconnus. Fais que tous les enfants de la famille canadienne, réunis sous le même toit, à l'ombre du même drapeau, soient dignes de leur origine et vivent heureux et prospères sur le sol de leurs ancêtres.

L. O. DAVID.

LA SESSION LOCALE.

La session de la Chambre de Québec, close la veille de Noël, a offert un intérêt plus animé que les précédentes. Comme débat, comme force oratoire, elle a été la plus forte que le pays ait eue à Québec depuis l'établissement du nouveau régime. L'opposition, à qui les dernières élections avaient rendu le courage et l'espoir, était armée de toutes pièces et a fait un feu bien nourri sur toutes les redoutes du gouvernement qui, n'ayant pas profité d'une longue vacance pour bien murir et préparer les travaux de la session, n'a pas toujours su se défendre ni résister de manière à satisfaire ses amis.

Le terrain choisi spécialement par la lutte a été la fameuse question des limites à bois. Le gouvernement a été là-dessus rudement harcelé et il a dû parfois sentir "les inconvénients de la propriété." Deux fois l'opposition a demandé une enquête sur le département de

l'hon. M. Beaubien, deux fois elle a proposé contre le gouvernement un vote direct de non-confiance sur cette question de ventes de nos forêts; chaque fois le gouvernement l'a battue par une forte majorité.

Au reste, il a été modéré et généreux dans sa victoire, et, dans une mesure soumise à la fin de la session, il a perfectionné l'administration des terres et forêts et décrété qu'à l'avenir les ventes de limites n'auraient lieu que par eucan, et après estimés. C'était ce que l'opposition, ce que tout le monde voulait. Personne n'avait mis en doute l'intégrité de l'hon. Commissaire des Terres de la Couronne; on accusait surtout le système des ventes privées, qui laissait trop le ministre à la merci des obsessions des partisans et prêtait inévitablement au soupçon.

La loi des élections contestées a passé sans encombre. Elle a à peine provoqué un débat. Le système des comités spéciaux est fini pour la Province de Québec et désormais toutes nos contestations d'élection seront instruites et décidées par trois Juges de la Cour Supérieure. Des premiers, dans la presse, nous avons énergiquement réclamé cette réforme; nous sommes heureux de la voir enfin passer dans nos lois. Nous croyons presque assez sévères nos lois sur la corruption électorale; ce qui en neutralisait l'effet, c'étaient le coût énorme de l'application. Que les contestations d'élection deviennent plus faciles, moins coûteuses, et nous aurons bientôt le suffrage populaire considérablement épuré.

Une autre mesure d'une importance majeure, c'est celle augmentant le nombre de Juges de la Cour Supérieure de façon à compléter la décentralisation judiciaire commencée en 1857. Aussitôt que la nouvelle loi sera publiée, nous nous empresserons d'en donner une analyse.

Le bill dit des élections, qui n'est qu'une refonte du chapitre six des Statuts Refondus du Canada, avec modification quant aux jours de votation, a été ajourné à la prochaine session sur proposition des amis du gouvernement et malgré ce dernier.

Ce n'était pas la première fois que le gouvernement voyait ses partisans voter durant la dernière session contre lui dans des divisions importantes mais n'impliquant pas non-confiance. Ce fait répété prouve ou que la grande majorité conservatrice de Québec est fort indépendante, ou que le gouvernement n'a plus sur elle le même contrôle qu'autrefois. Il serait peut-être plus juste de dire qu'il y a du vrai dans les deux alternatives.

C'est là, avec un grand nombre de mesures privées, le bilan de la dernière session. On peut dire que le Parlement Local a passablement bien travaillé. Il a de la jeunesse, de l'activité et du patriotisme. Il a les vues larges et de l'esprit national. Il veut travailler non seulement pour le présent, mais pour l'avenir. Le gouvernement de M. Chauveau ferait bien de prendre note de cela, et d'agir en conséquence. Autrement, au lieu de diriger le Parlement, il finira par être traîné à sa remorque. Il faut de l'aliment et une direction sûre et ferme pour la bouillante activité de la nouvelle chambre.

J. A. MOUSSEAU.

BULLETIN.

Le gouvernement local du Nouveau-Brunswick commence à reculer. La résistance inébranlable qu'il rencontre de la part des catholiques, les conséquences désastreuses de son fanatisme et de sa tyrannie commencent à l'épouvanter. Il a rappelé un des règlements du bureau de l'Instruction Publique, le plus intolérable et le plus odieux, celui qui était dirigé contre les corps religieux enseignants. C'est un commencement. Mais que le gouvernement se désabuse s'il croit amadouer les catholiques par cette seule concession. Il leur faut tout ou rien; le rappel complet de l'unique loi de 1871, en autant qu'elle affecte les catholiques, ou la guerre constitutionnelle poussée jusqu'à ses dernières limites.

Le Grand Tronc se donne le luxe de faire beaucoup parler de lui en ce moment. Comme de raison, c'est en mal. M. Potter, son président à Londres, se donne un mal infini pour tuer toutes nos entreprises de chemins de fer; il veut empêcher les capitalistes anglais de placer leur argent sur les autres lignes. Le Grand Tronc doit être notre unique chemin, d'ici à des siècles. C'est là la reconnaissance de ces messieurs pour les 15 à 16 millions que le gouvernement canadien leur a donnés. Nous espérons que nos représentants s'en souviendront, si jamais le Grand Tronc fait appel au Parlement Fédéral pour de nouveaux fonds, ce qui pourrait fort bien arriver avant peu de temps.

La presse se préoccupe en ce moment de la question des salaires des employés publics. On prétend que le traitement qu'on leur donne n'est plus en rapport avec la prospérité générale du pays et l'augmentation énorme depuis plusieurs années de la valeur des articles de con-

sommation. Une autre considération plus élevée, c'est que le travail intellectuel doit être bien retribué, que les employés de tous grades, pour mieux se dévouer au service du public, doivent recevoir un traitement qui non-seulement les mette à l'abri du besoin, mais encore à l'abri de la nécessité d'abandonner le service pour trouver ailleurs une rémunération plus satisfaisante. C'est là aussi l'opinion de la *Minerve*, qui termine ainsi un article sur le sujet:

"Pour rétablir la proportion entre les hauts salaires et ceux des employés subalternes, il nous semble qu'il nous faudrait arriver à \$10,000 ou \$12,000 pour les Lt.-Gouverneurs, \$3,000 pour les ministres fédéraux, \$8,000 pour les Juges, \$800 pour les députés etc., etc. L'idée que nous suggérons aujourd'hui fera son chemin, parce qu'elle est juste et légitime et quels que soient les préjugés que l'on veuille soulever avec cette question, nous pensons que l'esprit public conviendra que nos remarques ne sont pas déplacées."

La *Gazette* de Montréal partage cet avis. Le *Globe*, de Toronto, sans se prononcer pour l'augmentation des salaires, admet cependant qu'ils ne sont plus en proportion de la richesse du pays et du prix plus élevé des choses nécessaires à la vie.

La question mérite étude et considération; nous croyons qu'il y a beaucoup de vrai dans cette manière de voir et que les plaintes des serviteurs de l'Etat sont en partie fondées.

Il serait question, d'après les rapports de quelques journaux, de conférer à l'Hon. M. Hector Langevin une haute dignité impériale, — Chevalier de l'Ordre de St. Michel et de St. George, — en reconnaissance des services qu'il a rendus au pays et notamment dans l'inauguration et la consolidation du régime nouveau. On rendrait rarement justice plus méritée. A quelque parti que l'on appartienne, il est impossible de ne pas reconnaître que M. Langevin occupe aujourd'hui devant le pays une des plus belles positions, fruit d'un travail incessant et consciencieux, d'une urbanité du meilleur goût, d'un patriotisme éprouvé, d'une grande intelligence politique et d'une respectabilité intacte. Comme administrateur, il n'a pas de supérieurs. Son département, le plus important et le plus compliqué, est irréprochablement conduit; c'est certainement celui contre lequel on entend le moins de plaintes. Doué d'une robuste constitution, il a une puissance de travail qui ne recule devant aucune veuille ni aucun obstacle. Son rapport sur la Colombie a de nouveau mis en relief ses qualités, notamment celle d'observateur judicieux et fidèle, et d'écrivain correct et sobre. Tout récemment encore, le *Globe* de Toronto, qui n'est pas suspect, celui-là, lui rendait un magnifique hommage en parlant en termes élogieux de ce Rapport et en l'analysant dans deux ou trois longs articles.

Nous ne sommes pas assez riches en hommes pour avoir le droit d'ignorer ou de ne pas proclamer, dans le but de satisfaire quelque préjugé de parti, le mérite d'un homme remarquable qui a su et pu être homme de parti lui-même sans convertir ses adversaires en ennemis implacables. C'est qu'il a toujours compris qu'au-dessus du parti il y avait le pays, et qu'au-dessus de ses répugnances, de ses susceptibilités, de ses préjugés personnels, il y avait le parti. Un homme qui comprend ainsi le mécanisme des partis dans un pays constitutionnel est toujours sûr, avec les qualités et les aptitudes de M. Langevin, d'arriver au succès et à l'estime générale.

J. A. MOUSSEAU.

ÉTUDES HISTORIQUES ET STATISTIQUES sur les Institutions charitables, de bienfaisance et d'éducation du Canada. — Ouvrage illustré d'un grand nombre de Gravures, comprenant les Portraits des Fondateurs ou Bienfaiteurs; Plans et Vues des lieux et des bâtisses; Cartes, Dessins, Sceaux et Armoiries, etc., etc.

Tel est le titre d'une nouvelle œuvre canadienne que M. Stanislas Drapeau se propose de faire paraître bientôt, s'il trouve dans le public l'encouragement auquel il a droit. M. Drapeau a adressé des listes de souscription à cinq ou six cents personnes sur lesquelles il compte pour le succès de son entreprise. L'étude des institutions dont M. Drapeau veut écrire l'histoire est instructive, et pleine d'intérêt, et nationale, car si c'est par ses institutions publiques qu'on juge de la situation morale d'un pays, on ne pourra manquer d'avoir une bonne opinion de nous, après avoir lu l'ouvrage de M. Drapeau.

Recueillons, étudions tout ce qui se rattache à l'histoire de notre pays, nous ne ferons que l'en aimer davantage et nous serons heureux de voir qu'en fait de charité, de bonnes œuvres, nous n'avons rien à envier aux autres nationalités. M. Drapeau n'en est pas à ses premières armes, mais il n'a jamais eu l'idée d'une chose plus utile, plus canadienne.

"THE FAVORITE."

C'est le titre d'un nouveau journal publié par M. G. E. Desbarats, en langue anglaise. C'est la meilleure et la moins chère publication canadienne publiée en Amérique, elle fournira 16 pages par semaine à raison de \$2.00 par année, elle contiendra aussi quelques gravures et des histoires fournies par les meilleurs plumiers canadiens, anglais et américains. Nous engageons nos lecteurs qui lisent l'anglais à s'abonner à ce journal.

CHAMBRE DE COMMERCE DE LA PUISSANCE.

Nous espérons que toutes les chambres de commerce du Bas-Canada vont imiter l'exemple de St. Jean et de St. Hyacinthe, en envoyant des délégués à la grande convention commerciale qui doit avoir lieu dans quelques jours, et qu'elles auront soin de choisir, autant que possible, des hommes d'industrie, des hommes qui connaissent la question de tarif. En fait d'industrie, définons-nous un peu des marchands importateurs intéressés, comme les manufacturiers anglais, à empêcher l'établissement des manufactures en ce pays.

"Ce n'est pas la protection, c'est un marché qu'il nous faut," dit, dans le *Négociant*, un marchand qui signe "Dry Goods." Il n'avait pas besoin de dire qui il était, il était facile de le deviner.

Il y a deux moyens, pour un jeune pays, de développer l'industrie, la protection contre les manufactures étrangères qui peuvent fabriquer à bien meilleur marché que les siennes, et un marché où il puisse écouler ses produits en grande quantité. Quand on peut avoir les deux moyens à la fois, tant mieux! Mais parce qu'on ne peut avoir le plus, est-ce une raison pour ne pas avoir le moins? Parce qu'on aurait cent manufactures de plus, si on avait la réciprocité avec les Etats-Unis, est-ce qu'il n'est pas bon d'essayer à en avoir 50 au moyen de la protection? Parce que le développement entier de nos manufactures demande le marché des Etats-Unis, ne devons-nous pas au moins chercher à produire ce que nous allons chercher en Angleterre? Lorsqu'un homme ne peut faire cent mille louis, refuse-t-il d'en faire cinquante mille?

D'ailleurs, vous pensez que nous ne pouvons nous passer du marché américain, savez-vous quand nous l'aurons ce marché, quand nous aurons les lois et les relations commerciales dont nous avons besoin pour développer notre industrie? En bien! ce sera, lorsque vous aurez créé dans le pays l'intérêt industriel, lorsque vous aurez encouragé, par la protection, les capitalistes à établir des manufactures. Vous craignez l'encombrement des produits, faute de marché, soyez tranquilles, lorsque le marché intérieur ne suffira plus, ces messieurs se le feront vite ouvrir votre marché américain. D'après le raisonnement de certaines personnes, nous n'aurions jamais de manufactures, parce que nous ne voudrions jamais commencer par le commencement, nous serions dans la position de ces hommes qui passent leur vie à désirer des millions et qui ne travaillent jamais à gagner le premier dollar. L. O. DAVID.

Le corps de musique organisé par M. Baribault a été salué, dans l'après-midi du premier jour de l'an, plusieurs citoyens qui lui sont venus en aide, dans le cours de l'année. On sait que ce corps de musique porte un costume qui a été fort remarqué, chaque fois qu'il a paru en public. Les dépenses considérables causées par l'achat des instruments et de ces brillants uniformes sont considérables, mais nous espérons que ce joli corps de musique trouvera les moyens de se tirer d'affaire; il mérite de vivre, car il contribuera beaucoup à relever l'éclat de nos fêtes publiques et fera honneur aux Canadiens.

Nous sommes priés d'offrir, en leur nom, les plus sincères remerciements à ceux qui leur sont venus en aide.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

Des enfants qui jouaient, le premier jour de l'an, sur la rue des Communes, à Montréal, trouvèrent, à moitié enseveli sous la neige, un vieillard qui avait coutume de vendre des journaux dans la rue.

Le nommé Michaud qu'on soupçonnait d'avoir empoisonné sa femme, il y a quelque temps, à Québec, a été envoyé en prison en attendant qu'il subisse son procès, l'enquête préliminaire lui ayant été défavorable.

Dans la nuit du premier jour de l'an, le feu a détruit le magasin de nouveautés de MM. Nelson & Wood, sur la rue St. Pierre, ainsi que la manufacture de chaussures de MM. Ames, Millard. Les pertes sont considérables.

La conduite des hommes de la Brigade du feu mérite les meilleures éloges, ils sont restés sur le théâtre de l'incendie depuis 5 hrs. et demie jusqu'à 7 heures du matin, travaillant sans relâche malgré le froid intense, et la glace qui les recouvrait des pieds à la tête.

600 personnes employées dans ces deux établissements se trouvent en ce moment sans emploi.

Le *Mercury* enregistre une des nombreuses rumeurs de combinaisons ministérielles qui courent en ce moment. D'après cette rumeur, M. Chauveau deviendrait lieutenant-gouverneur; M. Blanchet, orateur des Communes; M. Irvine, procureur-général, M. Chapleau, solliciteur-général, et M. Ouimet, juge.

Une autre combinaison qui a cours est celle-ci: M. Chauveau, orateur des Communes; M. Starnes, lieutenant-gouverneur (le lieutenant-gouverneur devant cette fois être pris à Montréal); M. Blanchet, premier ministre; M. Irvine, procureur-général; M. Chapleau, solliciteur-général.

D'après une troisième rumeur, M. Chauveau succéderait à M. Chapais, M. Irvine à M. Chauveau, M. Starnes à M. Robertson et M. Coursol à M. Ouimet.

Le plus riche héritier des Etats-Unis est le jeune Stevens, de Hoboken.

Il n'est âgé que de 17 ans et à sa majorité sa fortune s'élèvera au moins au chiffre fabuleux de \$40,000,000.

Le correspondant de Paris, du *Post* de Boston, dit que l'Albanais dans les *Huguenots*, a eu un succès encore plus éclatant que Patti.

Le baron James de Rothschild a consacré dans son testament l'intérêt d'un million de francs pour venir en aide, tous les ans, aux pauvres familles de Paris, qui sont incapables de payer leur loyer.

VARIÉTÉS.

Ernest Brenan, dans son "Apo alypse," prétend que Néron était l'Antechrist. Un correspondant de Rome est d'avis que l'Antechrist n'est autre que Renan lui-même.

Un infâme attentat a été commis, il y a quelques semaines, à Marimo en Sicile, contre l'archevêque de Palerme, Mgr. Celesia qui s'était rendu dans ce pays pour visiter les églises. Vers deux heures du matin, des coups de fusil ont été tirés dans la direction de la chambre à coucher de Sa Grandeur. Heureusement les balles, en perçant les volets de la fenêtre sont allés s'enfoncer dans le mur à peu de centimètres du chevet de son lit, et n'ont pas atteint la victime désignée. On ne sait quel a été le mobile de cet odieux attentat; mais on a lieu de supposer que la secte ennemie de Dieu et de la société n'y est pas étrangère. Depuis longtemps Mgr. Celesia est en butte aux attaques du parti libéral.

On vient de mettre sur une tombe du cimetière Montmartre l'inscription suivante: "Oh, mon cher Henri, viens me rejoindre aussitôt que tu pourras le faire sans trop te déranger."

AVIS AUX DANSEURS.—Un chineux français vient de jeter l'épouvante parmi les amis de la danse. Il prétend que la plupart des robes de bal sont couvertes de picrate de potasse et que, par conséquent, elles sont explosives, en sorte que danseurs et danseuses sont exposés à sauter au moment où ils s'y attendront le moins. Les dames qui voudront danser seront obligées avant longtemps d'avoir des robes, patentées et garanties non explosives, si non pas un homme prudent ne voudra s'approcher d'elles.

Les amateurs d'huîtres apprendront, avec plaisir, qu'un jeune homme de Caraquette a découvert un instrument, au moyen duquel on peut ouvrir cinq à six cents huîtres dans l'espace de cinq minutes. Les gourmets devraient présenter une adresse de remerciements à ce jeune homme.

DÉSÉPOIR PATRIOTIQUE.—Un Alsacien, qui habite Rennes, dit le *Journal d'Ille-et-Vilaine*, veut bien nous communiquer une lettre qu'il vient de recevoir de Colmar (Haut-Rhin.) Cette lettre contient le récit d'un acte de désespoir patriotique qui est de nature à nous prouver combien est grand l'attachement de l'Alsace pour la mère-patrie: "... Charles Weber était le seul conscrit valide qui fût resté au pays, parce que son père n'avait pas voulu opter pour lui. Au moment de se présenter devant le conseil de révision prussien, il sortit un revolver de sa poche, et, s'adressant aux officiers allemands: "Plutôt que de servir la Prusse, dit-il, je préfère me tuer!" Au même moment, une détonation se faisait entendre; le malheureux Weber s'était fait sauter la cervelle, et son cadavre venait tomber aux pieds des membres du conseil de révision, saisi d'épouvante en présence d'une pareille détermination accomplie avec tant de sang-froid.

Le père de Weber est presque fou de désespoir et de douleur... Beaucoup de personnes approuvent la conduite de ce jeune homme.

Et maintenant les Allemands espèrent-ils jamais prussifier l'Alsace? En présence d'un tel exemple de patriotisme, il nous est permis de répondre non!

LES SENSATIONS D'UN HOMME GELÉ.

Le docteur Milan a été, en voyageant dans l'Ohio pendant l'hiver dernier, surpris par un froid intense et gelé presque au point de mourir. Voici comme il raconte ce qu'il a éprouvé: "Après avoir parcouru quelques kilomètres, j'éprouvai aux pieds un froid très-vif. Je les frappai pendant quelque temps contre le fond de la voiture, et je crus les avoir complètement réchauffés, parce que je n'éprouvais plus aucune sensation de froid; mais je devins pesant et assoupi, comme un homme ivre. Je ne pensais plus à rien. C'est à ce point, je crois, que commença la congélation, et quoique je dusse le savoir, je me trouvais dans un état si confortable, que je n'examinai pas ma situation. A cinq kilomètres plus loin, le vent emporta mon chapeau, mais j'avais tellement hâte d'arriver à Paris (Ohio) que je ne m'arrêtai pas pour chercher à le reprendre. Un peu plus loin les rênes m'échappèrent, et comme je ne pensais plus à conduire, mon cheval quitta l'accotement de la route et vint accrocher un monceau de pierres. Voulu reprendre les guides, je m'aperçus que je n'avais plus l'usage de ma main droite; et que je ne pouvais plus me servir que de la gauche. Je descendis alors et pris le cheval par le mors et je cherchai à diriger la voiture; mais je me sentis si assoupi que je ne pus résister à l'envie de dormir et que je me couchai sur les pierres à côté du cheval.

"Je dormis ainsi pendant un ou deux quarts d'heure peut-être, après lesquels je fus aperçu et éveillé par un jeune maître. Je n'avais plus alors conscience du danger de ma position. A mon arrivée à Paris, on me mit les pieds dans l'eau froide, ce qui les rétablit complètement, je pense, car je ne souffre pas; ma main gauche paraît aussi presque sauvée; mais la droite a été gravement gelée, et je crains de perdre trois et peut-être quatre doigts. Hier au soir, je n'étais pas en état de donner quelques détails, mais ce matin je me rappelle les moindres incidents.—(*Cincinnati Enquirer*).

Un jeune homme de vingt ans s'étant marié, le premier jour de l'an à New-York, contre la volonté de ses parents, ceux-ci l'ont fait arrêter, immédiatement après son mariage; et l'ont fait enfermer dans une maison de refuge, comme *enfant incorrigible*. La jeune femme entreprit de délivrer son mari et réussit en effet à le faire sortir. Si on faisait enfermer dans le Bas-Canada tous les jeunes gens qui se marient ou veulent se marier, il n'y aurait pas assez de prisons et de maisons de refuge.

L'Assemblée Nationale de France a décidé, comme on sait de rendre à la famille d'Orléans les biens dont l'Empire les avait dépossédés. Ces biens sont de 30 à 40 millions de francs, à partager en huit parts savoir: 10. une part, entre le Comte de Paris et le Duc de Chartres, comme héritiers de leur père, le Duc d'Orléans; 20. le Duc de Nemours; 30. le Prince de Joinville; 40. le Duc de Montpensier; 50. le Duc d'Aumale; 60. part à diviser entre le roi des Belges, le Comte de Flandre, la Princesse Charlotte, ex-impératrice du Mexique, en leur qualité d'héritiers de leur mère, la Princesse Louise d'Orléans; 70. le Prince Philippe de Wurtemberg, comme héritier de sa mère la Princesse Marie d'Orléans; et 80. la Princesse de Saxe-Cobourg, née Princesse Clémentine d'Orléans. Les descendants de Louis Philippe sont, à l'heure qu'il est, au nombre de 52.

En Pologne on punissait les calomnieux d'une manière aussi bizarre qu'infamante. Le calomnieux convaincu, doit, en plein sénat, se coucher à terre sous la stalle de celui dont il a attaqué l'honneur, et dire à haute voix, qu'en répandant contre lui des bruits injurieux, il a menti comme un chien. Cette confession publique achevée, il faut qu'à trois diverses fois, il imite la voix d'un chien qui aboie.

Cette peine des calomnieux est encore en usage en Pologne.

Les peines des femmes viennent ordinairement du cœur; celles des hommes n'ont souvent pour principe que la vanité et l'ambition.

On doit redouter les bienfaits, quand l'amitié n'en est pas le principe, ou quand on ne peut estimer la main dont ils viennent.

Si l'on en croit La Loubère, il y a une peine usitée à Siam, qui est assez singulière. "Le patient, dit ce voyageur, est dans une fosse pour être plus bas que terre; et cette fosse n'a point toujours de la largeur, mais souvent elle est tout-à-fait étroite, et le coupable y est, à proprement parler, enfoui jusqu'aux épaules. Là, pour une plus grande honte, ils lui font donner des soufflets ou des coups sur la tête, ou seulement ils lui font passer la main par-dessus la tête, outrages estimés très-grands, surtout si on les reçoit de la main des femmes."

Ce qu'il y a de plus particulier, c'est que des soufflets, des coups sur la tête, soient plutôt un outrage à Siam, quand ce sont des femmes qui les donnent, que quand ce sont des hommes; en France, en Espagne, où l'on est si délicat sur l'honneur, on pense très-différemment: des soufflets reçus de la main d'une femme, ne sont que des coups; donnés par un homme, ils sont un outrage; que les lois punissent sévèrement, et qu'un préjugé, peut-être plus excusable qu'on ne pense, croit ne pouvoir être effacé que par le sang de l'offenseur.

On avait apparemment à Lacédémone la même idée que l'on a à Siam des coups donnés sur le visage par la main des femmes, car ils y étaient une peine publique du célibat volontaire. Athènes rapporte qu'à certain jour de l'année, les hommes qui fuyaient le mariage étaient obligés de se rendre devant l'autel de Diane; là, les femmes les accablaient de soufflets, afin que le désir d'éviter cette honte les obligât à se soumettre à des nœuds honorables et utiles à la république.

LE SPECTRE PROPHÈTE OU LA MORT DU DUC DE BUCKINGHAM.

(Dix-septième siècle.)

Le duc de Buckingham, au plus haut degré de puissance et de gloire ou l'ambition d'un sujet puisse s'élever, n'usa pas toujours assez bien de sa fortune pour éviter les deux écueils ordinaires des favoris: la haine du peuple et la jalousie des grands. Quelques mois avant sa mort, un vieux gentilhomme nommé William Parker, ancien ami de sa maison, mais retiré à la campagne où il passait sa vieillesse dans l'éloignement de la cour et des affaires, étant seul dans sa chambre en plein jour, et bien disposé de corps et d'esprit, aperçut tout d'un coup la figure du vieux Sir Georges Villiers, père du duc, et qui était mort depuis longtemps. Il prit d'abord ce spectre pour une illusion de ses sens; mais s'étant levé de sa chaise, ses oreilles, d'accord avec ses yeux, lui firent entendre la voix de son vieil ami qui le pria d'arrêter: "Monsieur Parker, lui dit-il, vous me reconnaissez. Je sais que vous avez eu de l'affection pour moi, et que vous l'avez conservée à mon fils Georges. Au nom de Dieu, rendez ce service à ce pauvre insensé qui court volontairement à sa ruine. Allez le voir. Dites-lui de ma part que s'il ne change de desseins et de conduite, il est menacé d'un châtiment plus terrible et plus prompt qu'il ne pense." M. Parker, un peu revenu de sa première surprise, n'osa refuser tout à fait cette commission, mais il tâcha de s'en défendre par toutes les objections qui peuvent se présenter à un homme de bon sens. Le fantôme se leva, et l'ayant pressé d'engager sa parole, il disparut après l'avoir obtenue.

Cependant Parker, demeuré seul, considéra plus attentivement les difficultés de l'entreprise; sa vieillesse, le caractère du duc, et la seule nouveauté de sa commission, lui firent craindre d'être rejeté avec mépris. Il laissa passer ainsi quelque temps sans s'arrêter à rien de certain, mais l'impatient fantôme revint à la charge, et joignit la menace aux prières. Enfin, la crainte força la répugnance de Parker. Il obéit, après avoir pris néanmoins le conseil de quelques personnes vertueuses qui, sans rien décider sur une aventure si extraordinaire, l'excitèrent à le pousser à bout, par la seule raison qu'elle pouvait être utile au duc.

L'avis du bon Parker ne fut point regardé comme une offense, mais on crut faire grâce à sa vieillesse en le traitant de folie. Il revint de la cour fort mortifié des railleries du duc. A peine était-il rentré dans son appartement que le fantôme se fit revoir. Il se plaignit d'avoir apparemment de l'endurcissement de son fils; ensuite, tirant un poignard de sa robe: "Allez, dit-il à Parker, allez dire à l'ingrat que vous avez vu l'instrument de sa mort, et de peur qu'il ne soit encore assez fou pour vous accuser de l'être vous-même, découvrez-lui ce que je vais vous apprendre, et qui n'est connu au monde que de lui." Il lui révéla là-dessus un des plus intimes secrets du duc. Parker devint plus hardi avec une si bonne marque de sa mission. Il retourna à la cour et s'expliqua avec beaucoup de fermeté. Le duc fut frappé de le voir instruit de son secret; mais après avoir paru quelques instants rêveur, il reprit le ton de la raillerie et conseilla à son prophète de s'adresser à quelque médecin habile qui fût capable de lui guérir le cerveau. Quelques semaines s'écoulèrent pendant lesquelles il ne le vit jamais sans essayer quelques railleries sur les visions; il n'y répondait jamais que par des vœux ardents pour sa prospérité. Avant la fin du mois, le duc fut assassiné par Felton.—*L'Interne magique*.

ELLES EXCELLENT.—Les Plantes végétales Indiennes du Dr. Josephus, maintenant supérieurement recouvertes de sucre, ne peuvent pas être surpassées comme médicaments de famille pour usage général.

La Pilule contient les propriétés actives de la Mandragore et de la Dent-de-lion, aussi bien que l'Extrait composé de Coloquinte et l'Extrait de la Jusquiame. Faites-en l'essai pour votre propre satisfaction. Une boîte contient à peu près 28 pilules, et chaque pilule est une dose suffisante pour un adulte dans les cas ordinaires. Faites-en l'essai. 3-1 d

Les annonces de mariage, mariages, ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

NAISSANCE.

A St. Philippe, le 1er janvier courant, la dame de Z. Mayrand, Eccl. N.P., a eu de "L'Opinion Publique," une fille.

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Première Partie.—Une Jeunesse orageuse.

(Suite.)

—Quel nom, à l'arrière? —Le Saint-Martin d'Étretat. —Trente-huit lieues!... Il doit y avoir longtemps que le pauvre petit diable est égaré, et s'il n'a rien mangé depuis son village, ça ne m'étonne pas qu'il meure de faim!... Un instant de silence eut lieu. Puis des bras robustes s'emparèrent du jeune homme. Une corde fut assujétie solidement sous ses aisselles, et à l'aide de cette corde, on le hissa à bord du navire, qui, par le plus grand hasard du monde, avait rencontré sur son chemin le canot que le vent poussait à la dérive. Denis ne sortait point de ce profond engourdissement qui ressemblait tant à la mort, dont il était l'avant-coureur. On entr'ouvrit ses dents serrées, et on lui glissa dans la bouche quelques cuillerées de bouillon mêlé de bon vin vieux. Comme l'horrible faiblesse dans laquelle il était plongé ne provenait que d'inanition, il se ranima presque aussitôt. Il était sauvé, mais ce ne fut qu'au bout de quelques heures que sa présence d'esprit lui revint, et que ses idées commencèrent à se coordonner dans sa tête endolorie. Aussitôt qu'il fut en état d'entendre les questions qui pouvaient lui être adressées, et d'y répondre, le capitaine le fit amener devant lui. Ce capitaine qui se nommait Goulard, commandait la Torpille, brick de commerce du Havre, en destination pour les grandes Indes. C'était un homme de quarante à quarantecinq ans, gros et court, d'un tempérament sanguin et d'un caractère fort inégal. Tantôt on pouvait le citer comme un modèle d'humanité, de mansuétude, d'indulgence, et dans ces moments-là, il n'aurait ni fait fouetter un mousse, ni privé de matelot de son bonjaron d'eau-de-vie. Tantôt, au contraire, il était dur, emporté, brutal, distribuant libéralement à tout son équipage les taloches et les coups de gascette. Les variations atmosphériques influèrent d'une façon bizarre sur les dispositions du capitaine. Si le temps était au beau fixe, rien n'égalait sa charmante humeur. Si le baromètre annonçait pluie, grandvent, Goulard devenait atrabilaire et emporté. Les approches de la tempête aggravaient sur lui d'une façon encore plus énergique. Le capitaine ressemblait alors (ainsi qu'on le dit vulgairement) à un diable dans un bénitier. Ce jour-là, le soleil brillant radieux, une brise douce et fraîche faisait marcher le brick à sou-hait. C'est assez dire que le front de Goulard était sans nuages, comme le ciel lui-même. Au moment où Denis fut amené en sa présence, son large visage, couronné de cheveux grisonnants et frisottants, exprimait la bénignité la plus grande. Ses gros yeux à fleur de tête témoignaient d'une bienveillance toute paternelle. Ses lèvres épaisses souriaient. —Voilà l'enfant, capitaine... dit le matelot qui, le matin même, avait retiré Denis du canot. —Il est joli... —répondit Goulard,—joli... très joli... Bonjour, petit... Eh bien, mon garçon, comment ça va-t-il à présent?... —Merci, capitaine, ça va bien... —Et, qu'est-ce que tu avais donc, petit? —J'avais faim, capitaine, voilà tout. —Et depuis quand n'avais-tu pas mangé, mou garçon? —Depuis avant-hier soir, capitaine. —Et toujours en mer depuis ce temps-là? —Oui, capitaine. —Pauvre petit diable!... Et dis-moi, quel âge as-tu? —Douze ans, capitaine. —Oh! oh! fit Goulard, grand pour ton âge!... tres-grand même!... Comment t'appelles-tu? —Denis, capitaine. —Denis, quoi? —Denis Poulailler. —Et d'où viens-tu, comme ça? Le jeune garçon hésita avant de répondre. Mais il réfléchit bien vite que le canot appartenait à l'arrière le nom du village auquel il appartenait, et quoiqu'il ne se souvint pas que le capitaine eût fait lire ce nom par un matelot, il craignit de se mettre dans l'embarras par un mensonge, et il dit: —Je viens d'Étretat, capitaine. —Comment ça se fait-il que tu te sois trouvé si loin de ton pays, comme ça, tout seul?... —Avant hier soir, je suis monté dans ce canot pour aller rejoindre, à une lieue au large, des barques de pêche. Il est arrivé un coup de vent qui m'a entraîné en pleine mer; je n'ai pas su gouverner pour revenir, et comme je n'avais ni à manger ni à boire, j'étais en train de mourir de faim, quand vous m'avez rencontré...

—Je comprends la chose, mais, à l'heure qu'il est, papa et maman doivent être joliment inquiets de toi... hein, petit?... Denis baissa la tête et prit un air de tristesse d'une parfaite hypocrisie. —Oh! fit-il,—personne n'est inquiet de moi!... —Pourquoi donc ça?... —Je n'ai plus ni père ni mère... —Tu es orphelin? —Oui, capitaine. —Pauvre petit diable!... —répéta Goulard en faisant le geste d'essuyer une larme, dans le coin de son oeil gauche, avec sa manche droite. Puis il reprit: —Il te reste quelques parents, du moins?... —Pas d'autre, capitaine, qu'un méchant oncle qui me battait... —Mais, alors, tu ne dois pas désirer beaucoup retourner dans ton village?... —Je ne désire qu'une chose, capitaine, c'est de n'y jamais remettre les pieds. —Comme ça se trouve!... moi qui justement ne pouvais t'y renvoyer!... Dis-moi, petit, aimes-tu la mer? —Ah! je crois bien, capitaine!... je nage déjà comme un poisson... —Très-bien!... et les voyages, les aimes-tu aussi? —Passionnément. —Dans ce cas, l'état de marin serait de ton goût? —Je me suis toujours dit, capitaine, que quand je serais assez grand je me ferais matelot... —Voyez-vous ça!... Allons, décidément tu es un joli garçon, et tu m'intéresses, foi de Goulard!... —Vous êtes bien bon, capitaine. —Écoute, petit... À propos, comment diable m'as-tu donc dit tout à l'heure que tu t'appelais? —Denis, capitaine. —Eh bien, Denis, je veux faire quelque chose pour toi... d'abord, je t'emmène aux grandes Indes... —Est-ce bien loin, capitaine? —A deux ou trois mille lieues d'ici... répondit Goulard en riant. Denis fraipa des mains avec joie. Plus la distance qui les séparerait d'Étretat serait grande, plus il se sentirait rassuré. Le capitaine reprit: —Tu voulais être matelot quand tu serais grand... Eh bien, tu le seras, mon garçon, et plutôt que ça... —Vraiment, capitaine?... —Pardieu!... Dès aujourd'hui tu fais partie de l'équipage du brick la Torpille, en qualité de mousse, et je t'attache à mon service particulier... On t'apprendra la manœuvre, on fera de toi un matelot fini, et, le reste du temps, tu cireras mes bottes, tu brosseras mes habits, tu bourreras mes pipes, tu me prépareras mes grogs et tu me serviras à table... Va, mon petit... repose-toi aujourd'hui tant que tu voudras, demain tu entreras en fonctions... La perspective de cirer les bottes, de brosser les habits et de servir à table le capitaine Goulard ne flattait que très médiocrement Denis Poulailler. Mais il sentait bien qu'il n'avait d'autre parti à prendre que d'accepter sa nouvelle position, telle qu'on la lui faisait. Il alla retrouver maître Flock, le matelot qui l'avait amené. Pendant ce temps, Goulard se frottait les mains en se disant:—Qu'il est donc gentil, ce petit!... ah! le joli mousse que j'aurai là!...

V.—DE ROUEN A NANTES.

Les annales de la police sont à peu près muettes sur l'existence de Denis Poulailler, pendant une période de trois ou quatre années. À la suite des circonstances qui accompagnaient la vengeance et le départ de *Donné au diable* et son embarquement à bord de la *Torpille*, nous ne trouvons que les lignes suivantes que nous reproduisons textuellement: "Le vaisseau à bord duquel le jeune Poulailler se trouvait, en qualité de mousse, ayant mouillé à Plymouth, à son retour des grandes Indes, pour réparer quelques avaries, Denis alors âgé de quatorze ou quinze ans, et ne pouvant s'assujétir plus longtemps à une discipline qu'il trouvait odieuse, se sauva à terre, après avoir dérobé au capitaine Goulard une somme assez forte. "Il gagna Londres, où il ne tarda point à dévorer cette somme en débauches de toutes sortes, dans les plus mauvais lieux de la ville et dans la plus mauvaise compagnie du monde. "A court d'argent et sans aucune ressource dans une cité inconnue, Denis Poulailler appela à son aide sa féconde imagination, qui ne le laissa point dans l'embarras. "Le jeune aventurier inventa de se faire passer pour le fils naturel d'un duc et pair français; il composa à ce sujet un petit roman fort intéressant et assez vraisemblable, dans lequel, comme bien on pense, il s'était donné le beau rôle, et il allait réciter ce roman chez tous ses compatriotes riches et influents, dont il avait obtenu la liste d'un de ces amis de taverne. "Il fut éconduit par quelques-uns d'entre eux, mais ce fut par le plus petit nombre. "Presque tous l'accueillirent à merveille. Sa figure charmante et sa tournure naturelle-

ment aristocratique et distinguée plaidaient en sa faveur, et disposaient à ajouter une foi aveugle au récit du jeune aventurier. "Il reçut beaucoup d'argent à titre de secours, et put continuer à mener joyeuse vie pendant une année toute entière. "Mais tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse... Diverses circonstances vinrent donner l'éveil aux soupçons, qui, une fois conçus, grandirent rapidement. "Les innombrables escroqueries de Denis Poulailler se dévoilèrent les unes après les autres, et il fut trop heureux d'échapper aux cachots de Newgate et de venir à bout de regagner la France, d'où il était sorti criminel et fugitif, et où il retraits également fugitif et le plus criminel encore." Quelques mois après sa rentrée en France, Denis Poulailler était dans une troupe de comédiens et jouait avec naturel les rôles de meurtrier. Il le joua si bien ce rôle, une fois, qu'il tua l'un de ses compagnons du nom de Clitandre, pour lui enlever sa maîtresse. La pièce se terminait par un duel, c'était Denis Poulailler et Clitandre son adversaire, qui devaient représenter cette scène émouvante. Le combat durait déjà depuis quelques minutes, lorsque Clitandre s'aperçut que Denis changeait son jeu, et au lieu de continuer le duel d'une façon tout inoffensive, ainsi qu'il avait été réglé, attaquait vigoureusement et dans des intentions qui semblaient hostiles. —Chevalier... chevalier... —murmura-t-il vivement et assez bas pour que sa voix se perdît dans le cliquetis des épées qui s'entrechoquaient,—chevalier, que faites-vous?... Denis ne répondit point. Seulement, son front se plissa, ses dents se serrèrent, et il se fendit sur un coup droit qui, s'il avait atteint son adversaire, l'aurait traversé de part en part, et que Clitandre ne para qu'à grand-peine. —Mon Dieu!... mon Dieu!... —reprit ce dernier, tremblant, non pour lui, mais pour sa comédie;—mon Dieu! que faites-vous?... Voulez-vous me blesser?... voulez-vous faire tomber la pièce?... Denis continua à garder le silence, et un mauvais sourire se dessina sur ses lèvres. Ce qu'il faisait, ce qu'il voulait? nous allons le savoir. Au moment où il engageait le fer avec Clitandre, une idée lui était venue. —Dans une heure,—s'était-il dit,—nos épées se croiseront comme en ce moment... mais ce ne sera plus un jeu!... Un jeu... et pourquoi donc un jeu? pourquoi attendre, quand l'occasion est si belle... quand, au lieu de la pale lueur de la lune, une clarté étincelante nous inonde?... quand cinq cents témoins sont là, fixant sur nous leurs regards attentifs? Pourquoi ne pas changer le rire en épouvante et la pièce comique en tragédie sanglante?... L'originalité d'une idée semblable devait saisir vivement un esprit aussi amoureux de tout ce qui était étrange, que l'était celui de notre personnage. Aussi hésitation, si toutefois il en eut, fut de courte durée. Il prit une résolution extrême, et nous avons vu de quelle manière il commença à l'exécuter. Clitandre, tout en se défendant de son mieux, ne cessait de répéter:—La pièce!... mon Dieu! la pièce!... vous voyez bien que vous allez compromettre!... Le combat n'a déjà duré que trop longtemps... Disons en passant que Denis devait terminer le duel en se laissant désarmer et que c'était sur sa réplique que les acteurs de la dernière scène devaient faire leur entrée. —Eh!—murmurait Denis en redoublant ses attaques et en multipliant les feintes,—que m'importe la pièce? Vous m'avez provoqué; nous nous battons: de quoi vous plaignez-vous?... Cependant le public s'était aperçu du changement d'allure du combat, et il admirait, comme de raison, la prodigieuse vérité avec laquelle les deux acteurs jouaient leur rôle. Les femmes de la haute aristocratie de Joigny poussaient de petits cris de frayeur, les plus jolis du monde, et faisaient mine de s'évanouir d'émotion afin de motiver de charmantes poses penchées et sentimentales. Quelques jeunes routés, la fine fleur des pois de la ville, duellistes jusqu'aux dents et véritables dilettanti en matière de coups d'épée, se pâmaient d'enthousiasme et trépignaient à qui mieux mieux. Bref, le succès prenait des proportions inouïes, comme disent aujourd'hui les réclames envoyées à tous les journaux par les administrations dramatiques. Soudain, on entendit un cri terrible. L'épée de Valerio venait de s'enfoncer jusqu'à la garde dans la poitrine d'Alcandor et ressortait sanglante entre les deux épaules. Le malheureux Clitandre, atteint mortellement, poussa le cri rauque et désespéré de Pagonie. Il lâcha son épée et, pendant le quart d'une minute, il battit l'air de ses bras, en cherchant autour de lui un point d'appui qu'il ne trouvait pas. Il chancela, par deux fois, en avant et en arrière, puis il tomba lourdement de toute sa hauteur sur son dos. Cette foudroyante catastrophe produisit sur le théâtre un désordre subit et inouï. Tous les acteurs envahirent à la fois la scène, tandis qu'on baissait rapidement la toile, et que les spectateurs, convaincus qu'ils venaient d'assister à une magnifique création de l'art dramatique, faisaient crouler la salle sous leurs applaudissements. Personne ne se doutait encore, dans cette foule, que ces braves retentissaient sur un cadavre.

Denis Poulailler s'enfuit à la hâte et se dirigea à course de cheval vers Paris. Après avoir erré dans la grande ville pendant quelques jours, notre héros rendu à bout de tout, n'ayant plus un sou s'engagea dans l'armée et fut envoyé à Strasbourg près des frontières de l'Allemagne. Six mois après il tuait son sergent à la suite d'une querelle et laissait de nouveau la France. C'est ici que commence vraiment la carrière de Denis Poulailler.

VI.—LE DÉSERTEUR.

La France, aux environs de Strasbourg, n'est séparée de l'Allemagne que par la largeur du Rhin, et tout le monde sait que le pont de Kehl appartient moitié à l'Allemagne, moitié à la France. En moins de deux heures, Denis Poulailler se trouva donc expatrié, par conséquent à l'abri de la pendaison et de la fusillade, mais sans aucune espèce de ressource pour le présent et de moyens d'existence pour l'avenir. Cette situation ne semble pas gaie, mais ce n'était point la première fois que notre héros se trouvait aux prises avec elle; et comme, avec l'aide du diable, il s'en était toujours tiré jusque-là, il espérait bien s'en tirer encore. La première chose à laquelle il dut songer, se fut de se débarrasser de son uniforme, qui le faisait infiniment trop remarquer et le signalait à l'attention comme un déserteur français. Mais Denis n'ayant pas un sou dans sa poche, il était indispensable de recourir au système du libre échange pour se procurer les vêtements nécessaires. Il faisait presque nuit, lorsque Denis s'approcha d'un petit enclos, formé par une haie d'aubépine autour d'une maisonnette d'humble apparence. Dans l'intérieur de cet enclos, une ménagère soigneuse et qui, sans doute, venait de faire la lessive la veille ou le matin, avait étendu les habits de son mari sur des perches pour les faire sécher. Ces habits étaient de grosse toile grise et n'en convenaient que mieux à un déguisement. Denis, avec des précautions infinies, fit un trou à la haie et se glissa dans l'enclos. Il s'empara d'une veste, d'une culotte et d'un bonnet de coton. Il fit rapidement son changement de toilette, et il plaça son uniforme à la place des hardes qu'il venait d'approprier. Ensuite il sortit par ce même trou qui lui avait servi de porte pour entrer, et s'éloigna. Il n'avait pas fait deux cents pas qu'il entendit pousser derrière lui un grand cri dans lequel se distinguait facilement la double intonation de la surprise et de l'effroi. Denis se mit à rire. La ménagère, à coup sûr, venait de s'apercevoir de l'étrange métamorphose des vêtements de son mari et croyait à quelque prodige. Vers dix heures du soir, notre héros arriva dans la très-petite ville de Steinbach. Il lui fallait un souper et un lit. Il entra résolument dans la première auberge du bourg, quoiqu'il sût bien qu'il n'avait de quoi payer ni la nourriture ni le gîte. La grande salle du rez-de-chaussée était tellement encombrée de flegmatiques Allemands qui fumaient gravement leur longues pipes en buvant de la bière mousseuse, qu'un épais nuage de fumée, semblable au brouillard le plus opaque, ne permit point d'abord à Denis de distinguer les objets environnants. Mais bientôt il s'accoutuma à cette atmosphère acre et peu transparente, et il prit place à une petite table qui n'était pas encore occupée. Sur les frontières allemandes, on parle la langue française au moins autant que la langue nationale. Denis n'eut donc aucune peine à se faire comprendre quand il demanda un souper et une chambre. Au bout de trois minutes, une grosse servante fraîche, blonde et charnue comme les femmes de Rubens, couvrait la petite table d'une nappe éblouissante de blancheur, et plaçait sur cette nappe un pain frais, un morceau de lard rose, entouré de choucroute blonde, dans un plat de faïence blanche et bleue, et, enfin, un moos rempli jusqu'aux bords d'une bière écumante. Denis s'empressa de faire honneur à ce repas, que rendait surtout appétissant la plus exquise propreté. (A continuer.)



AVIS AUX CONTRACTEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au sous-sigé, et endossées "Soumissions pour le canal Curillon, ditue et glissoire," seront reçues à partir au jusqu'à MIDI, LE LUNDI, le 27ème jour de JANVIER prochain (1873) pour la construction d'une digue, glissoire et canal avec deux cousses, dans les rapides de Carillon. Des plans et spécifications des ouvrages peuvent être vus au bureau, et au bureau du canal Lachine, Montréal, MARCHÉ, le 15ème jour de JANVIER prochain, et les jours suivants, ou des formes imprimées de soumission seront fournies. Toutes soumissions doivent être faites sur formes imprimées et chacune doit être apposées les signatures réelles de deux personnes responsables et solvables, résidant dans la Puissance, consentant à devenir cautions pour le due exécution du contrat. Le département ne s'engage pas à accepter la soumission la plus basse ou aucune des soumissions. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire, Département des Travaux Publics, Ottawa, 28 Déc., 1872.



SOTHERION.

Le SOTHERION du Dr. POURTIER est proclamé par tous ceux qui en ont fait usage le remède le plus puissant et le plus efficace pour la guérison des maladies des voies respiratoires, telles que Bronchite, Asthme, Consommation, Toux, Grippe, Coqueluche, Insomnie, Palpitation de Cœur, Faiblesse de Constitution, etc.

PHILODONTE

DU DR. POURTIER,

Pour purifier la bouche et conserver les gencives et les dents.

OMNICURE

ANTI-DOULEUR UNIVERSEL.

Remède Interne et Externe, guérit Rhumatismes, Névralgies, Maux de Tête, Foulures, Entorses, Brûlures, Coupures, Dyspepsie, Crampes, Goutte, Érysipèle, Choléra, Gangrène, etc., etc.

Voir les Prospectus.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines.

Dépôt général pour le Canada, chez le

DR. POURTIER,

Dentiste, Québec, 4-1d



AVIS.

Chemin de Fer Intercolonial.

Les Commissaires nommés pour la construction du Chemin de Fer Intercolonial, donnent par les présentes avis qu'ils sont prêts à recevoir des soumissions à leur bureau, à Ottawa, jusqu'à midi, le 31 Janvier 1873, pour 700 tonneaux de Chevilles pour les Chemins de Fer, suivant les échantillons, qui peuvent être vus au bureau de l'Ingénieur en Chef à Ottawa, et aux bureaux des Ingénieurs à Rimouski, Dalhousie, New-Castle, et Moncton; les soumissions indiquant le prix par tonneau de 2240 lbs. délivrés comme suit: 300 tonneaux à Campbellton, 225 tonneaux à New-Castle, 175 tonneaux à Moncton, N. B., en quantités égales dans les mois de Juin, Juillet, Août, Septembre, et Octobre suivants.

A. WALSH,
Ed. B. CHANDLER,
C. J. BRYDGES,
A. W. McLELLAN,
Commissaires.

Chemin de Fer Intercolonial,
Bureau des Commissaires,
Ottawa, 12 Déc. 1872. 4-1d.

NATRO-KALI

OU

EXTRAIT DE SAVON DE GOULDEN.

PREZ partie de la Graisse de rebut et faites vous-même votre Savon. Le meilleur Savon de famille qu'il y ait. Il n'y a pas de substance saponifiée, lessive ou potasse d'une force et d'une pureté aussi concentrée que le NATRO-KALI ou EXTRAIT DE SAVON. Une livre de cet Extrait peut faire environ quinze livres de très-bon savon dur. Il fait du savon dur, du savon mou, du savon jaune, du savon de toilette, etc.

POUR DIVERS FINIS.
Faites dissoudre dans un gallon d'eau une livre d'EXTRAIT DE SAVON et servez-vous-en comme ci-après: pour nettoyer les Machines, une boîte d'une livre dans un gallon d'eau; pour nettoyer la Vaiselle, Plats, etc., une chopine dans un gallon d'eau; pour écurer les Toitures, Barattes, etc., une chopine dans un gallon d'eau; pour laver les Arbres, un demi-gallon dans un gallon d'eau; pour laver la Peinture, une pinte dans un gallon d'eau; pour désinfecter les Lieux infectés, une pinte dans un gallon d'eau.

A vendre chez tous les Pharmaciens et marchands de la campagne. Préparé seulement par l'Inventeur, J. GOULDEN, 175 Rue St. Laurent, 26 Rue St. Paul et 363 Rue Ste. Catherine, Montréal. 3-471

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Poux et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix: 25 centimes par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. Engros et en détail chez le préparateur

HENRY R. GRAY

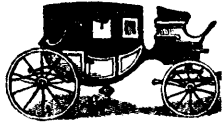
PHARMACIEN,
144 Rue St. Laurent,
MONTREAL.

3-52ms

(Établi en 1859.)

D. GERVAIS & Cie., CARROSSIERS.

69—RUE ST. BONAVENTURE, MONTREAL.—69



ONT remporté les CINQ premiers prix à la dernière Exposition Provinciale tenue à Montréal. Le carrosse présenté par les citoyens du Village St. Henri, à Sa Grandeur Mgr. de Montréal, à l'occasion de ses noces d'or.—le plus beau, sans contredit, de toute l'Amérique—a été fabriqué par eux. Les plus magnifiques carrosses de Montréal sortent de leurs ateliers.

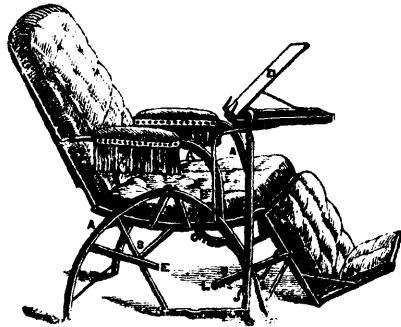
Ils ont actuellement en magasin toutes sortes de voitures d'été et d'hiver, dont le style et le fini artistiques ne sauraient être surpassés. 3-461

POUDRE ALLEMANDE,

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS RESPECTABLES. 3-38 1/2.



CHAISE AJUSTABLE DE WILSON.

La Nouveauté du Siècle

MÉCANISME très-ingénieux, chaise pouvant être mise en trente positions différentes et transformée en chaise d'invalides, de parloir, de librairie, de lecture, d'écriture, de repos, de fumeur, d'étudiant, de médecin, de dentiste, ou pouvant être transformée en canapé, lit, berceau ou balançoire pour un enfant.

Des circulaires, avec diagrammes explicatifs, seront envoyées gratis sur application. Les ordres par la maille ou autrement reçoivent une prompt attention; les chaises sont emballées avec soin et sûreté et expédiées à l'adresse donnée, aussitôt après réception du prix d'achat, ou transmises par express, payables sur livraison.

DR. N. A. SMITH & CIE.

Seuls fabricants et agents pour la Puissance du Canada.
No. 241, RUE ST. JACQUES.
MONTREAL, P. Q. 3-42 2/2



ELARGISSEMENT DU CANAL WELLAND.

Avis aux Contracteurs.

LES CONTRACTEURS sont par le présent informés que les Soumissions pour la construction de Neuf Écluses, biefs et autres travaux, dans la nouvelle partie du Canal Welland, entre Thorold et Port Dalhousie, ont été prolongées jusqu'à SAMEDI le 25 JANVIER prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des travaux publics,
Ottawa, 22 Déc. 1872. 4-1d

LIBRAIRIE NOUVELLE

ALPHONSE DOUTRE ET CIE.,

(Coin des Rues Notre Dame et St. Gabriel,) MONTREAL.

Reçoivent constamment ce qu'il y a de plus nouveau en ROMANS, MÉDECINE, MUSIQUE, &c.

Toutes demandes pour livres seront exécutées avec la plus grande promptitude. 3-57

A. SICOTTE.

No. 331 RUE ST. LAURENT,



Ferblantier, Plombier, Poseur de Tuyaux à Gaz, Bains, Lieux d'Assistance, Couverture en Ferblanc, en Tôle Galvanisée et en Ardoise.

Aura toujours un assortiment complet et varié de Ferblanteries, Ferronneries, Réfrigérateurs, Huile de Charbon, Lampes, Cheminées, Mèches, etc.

Toutes commandes seront exécutées avec soin et à des prix très modérés. 3-43z.

\$50,000 VALANT CONSISTANT EN

HARDES FAITES. DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c.

Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude. Une visite est sollicitée.

R. DEZIEL,
181, Rue St. Joseph.

3-22ms

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1866.

MÉDAILLE DE 1ÈRE CLASSE,

ALFRED LABARRAQUE & CIE.

QUINIUM LABARRAQUE

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine à Paris.

Le Quinium Labarraque est un vin éminemment tonique et fébrifuge destiné à remplacer toutes les autres préparations de quinquina.

Les vins de quinquina ordinairement employés en médecine se préparent avec des écorces de quinquina dont la richesse en principes actifs est extrêmement variable: de plus en raison de leur mode de préparation, ces vins ne contiennent que des traces de principes actifs.

Le Quinium Labarraque approuvé par l'Académie de médecine, constitue au contraire, un médicament de composition déterminée, riche en principes actifs, sur lequel les médecins et les malades peuvent toujours compter.

Le Quinium Labarraque se prescrit avec succès aux personnes faibles et débilitées, soit par diverses causes d'affaiblissement, soit par suite de maladies; aux adolescents fatigués par une croissance trop rapide; aux jeunes filles qui ont de la peine à se former et à se développer; aux femmes en couches et aux vieillards épuisés par l'âge ou la maladie. C'est le meilleur préservatif des fièvres.

Dans les cas de chlorose, anémie, pâles couleurs, ce vin est un puissant auxiliaire des ferrugineux. Associé par exemple aux pilules de VALLET, il produit des effets remarquables par la rapidité de son action.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal. Ed. GIBOUX, Québec.

GOUDRON DE GUYOT.

Liquueur Concentrée et Titree.

M. Guyot est parvenu à enlever au goudron son acreté et son amertume insupportables et à le rendre très soluble. Mettant à profit cette heureuse découverte, il prépare une liqueur concentrée de goudron, qui, sous un petit volume, contient une grande proportion de principes actifs.

Le Goudron de Guyot a donc tous les avantages de l'eau de goudron ordinaire, sans en avoir les inconvénients. Il suffit d'en verser une cuillerée à café dans un verre d'eau

pour obtenir à l'instant un verre d'excellente eau de goudron sans goût désagréable. Chaque peut ainsi préparer soi-même son eau de goudron au moment du besoin, ce qui offre économie de temps, facilité de transport et évite le manielement si désagréable du goudron.

Le Goudron de Guyot est employé avec le plus grand succès dans les maladies suivantes:

EN BOISSON:—Une cuillerée à café pour un verre d'eau, ou deux cuillerées à bouche par bouteille:

BRONCHITES
CATARRHE DE LA VESSIE
RHUMES
TOUX OPINIATRE
IRRITATION DE POITRINE
COQUELUCHE.

EN LOTIONS:—Liquueur pure ou étendue d'un peu d'eau.

AFFECTIONS DE LA PEAU
DEMANGEAISONS
MALADIES DU CUIR CHEVELU.

EN INJECTIONS:—Une partie de liqueur et quatre d'eau.—Efficacité toute spéciale.

ÉCOULEMENTS ANCIENS OU RÉCENTS
CATARRHE DE LA VESSIE.

Le Goudron de Guyot a été expérimenté avec un véritable succès dans les principaux hôpitaux de France, de Belgique et d'Espagne. Il a été reconnu que, par ces temps chauds, il constitue la boisson la plus hygiénique, et surtout pendant les temps d'épidémie.—Une instruction accompagne chaque flacon.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec.

CHARBON DE BELLOC.

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine le 27 Décembre, 1849.

C'est surtout à ses propriétés éminemment absorbantes, que le Charbon de Belloc doit sa grande efficacité. Il est spécialement recommandé contre les affections suivantes:

CASTRALGIES
DYSPEPSIE
PYROSIS
AIGREURS
DIGESTIONS DIFFICILES
CRAMPES D'ESTOMAC
CONSTIPATION
COLIQUES
DIARRHÉE
DYSENTERIE
CHOLÉRIQUE.

MODE D'EMPLOI.—Le Charbon de Belloc se prend avant ou après chaque repas, sous forme de Poudre ou sous forme de PASTILLES. Le plus souvent, le bien-être se fait sentir dès les premières doses. Une instruction détaillée accompagne chaque flacon de poudre et chaque boîte de pastilles.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS.

PRIX DE LA BOITE: 1 FRANC 50.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec

3-14 1/2

Compagnie pour les Pianos, de New-York et Boston.

432, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, SEULS AGENTS pour les Pianos célèbres de HALLET, DAVIS & CIE., BOSTON E.-U.; les pianos de W. H. JEWETT & CIE., BOSTON, E. U.; les orgues de chapelle et de salon de GEO. WOOD & CIE., BOSTON, E. U.; et les pianos bien connus de WEBER & CIE., garantis pour cinq ans. THOMAS A. HAINES, gérant.

Association sp. lendide de Pianos et Orgues.
Pianos à louer.
Pianos échangés
Orgues à louer.
Réparations faites convenablement.
Pianos vendus par versements.
Pianos vendus avec termes faciles.
Rappelez-vous l'endroit, 432, RUE NOTRE-DAME, porte voisine de la "Maison des Récollets."
Les instruments à meilleur marché dans Montréal.
3-44z

LOUIS BARRÉ & CIE., SCULPTEURS ET DOREURS CADRES DE MIROIRS ET PORTRAITS.

Fabricants de
Toujours en mains toutes espèces de
DORURES DE LITHOGRAPHIES, PHOTOGRAPHIES,
Peintures à l'huile, Aquarelles, Corniches de Rideaux, Corbeilles en Noyer Noir pour ornements avec Dorures, etc.
Coin des Rues Craig et St. Pierre,
MONTREAL.
Les abonnés de l'Opinion Publique trouveront un grand avantage à y faire encadrer leurs gravures.
3-431

AVIS.

LES ABONNÉS DE L'OPINION PUBLIQUE trouveront à faire encadrer leurs gravures à bas prix, chez
N. BÉAUME,
75—RUE ST. LAURENT ---75
3-50-f

LES chapeaux de feutre, de paille, etc., etc., pour les dames, messieurs et enfants, nettoyés, teints et formés dans le style le plus récent, chez
GEO. E. SIEGARS,
SUCCESSION DE J. W. KETCHUM, 686 Rue Craig.
3-40-m.

O. DESMARAIS, PHOTOGRAPHE,
Coin des Rues Craig et St. Laurent, MONTREAL.

On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché. 3-20ms

LE SOUSIGNÉ OFFRE EN VENTE: L'GLACIÈRES et SABOTIERS améliorés, COUVERTS en fil de fer; aussi un assortiment de CORNICHEES et ORNEMENTS DE RIDEAUX.
L. A. SURVEYER,
524, Rue Craig, Montréal.

MENERLY & KIMBERLY, Fondateurs de Cloches, TROY. N. Y.

MANUFACTURENT une qualité supérieure de CLOCHES D'ÉGLISE et autres Cloches. Ils donnent une attention toute spéciale aux CLOCHES D'ÉGLISE. Des catalogues illustrés, avec d'amples détails, ensemble avec des cloches de toute grandeur, fournis par FAIRBANKS & CO.
403, RUE ST. PAUL, Montréal.

DÉPARTEMENT DES DOUANES. Ottawa, 19 Novembre, 1872. L'ESCOMPTE AUTOMATIQUE sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 12 pour cent.
R. S. M. BOUCHETTE,
Com' missaire des Douanes, 1f

J. D. NORMANDIN, RELIEUR ET MANUFACTUREUR DE LIVRES BLANCS.

Les abonnés de "l'Opinion Publique" ont une bonne occasion de faire relire leur journal à bon marché.
L'OPINION PUBLIQUE RELIEUR

PORTE VOISINE DU No. 57 RUE ST. GABRIEL MONTREAL. 3-49zf

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE. (Établies en 1828.)

CHARLES GARTH & CIE. MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS

De Cuivre à l'usage des plombiers, ingénieurs à ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc. Toutes sortes d'ouvrages pour Raffineries de sucre, distilleries, brasseries, appareils à gaz et à eau. On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc. par le moyen de la vapeur ou de l'air chaud. Bureau et Manufacture No. 536 à 542, RUE CRAIG, MONTREAL, 77 Rue St. Jacques.

CHARLES GARTH, JAMES MATTINSON, H. W. GARTH 3-22 1/2

ACHÉTEZ VOTRE FARINE pour Pains, Galettes, Biscuits et Confectioneries au Magasin de Farine de Brodie, coin des Rues Craig et Bleury.

Toutes les FARINES sont garanties et livrées sans charge. La célèbre Farine de Brodie qui se lève seule. de Sarrasin. Farine de Blé d'Inde, d'avoine, de Sarrasin. Avoine, Son, Grue, etc., pour nourriture d'animaux 3-50-e

L. O. DAVID, AVOCAT, TIENT maintenant son bureau au No. 38 de la RUE ST. JACQUES.

Imprimé et publié par G. F. DESMARAIS, à côté de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.